71e ANNEE (8e Série) N° 27 6 JUILLET 1961

DEC 18 61

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'Ami sur les « Revues ». — I. Sainte Bertille Boscardin, 417. — II. Le centenaire d'Eugène de Mazenod, 418. — III. Les précurseurs de l'astronautique, 419. — IV. Les résultats obtenus en astronautique, 420. — V. Coups de radar sur Vénus, 422. — VI. Le centenaire de Ligugé, 422. — VII. Mechtilde de Magdebourg, 424. — VIII. L'invention de l'agriculture, 425. — IX. Le centenaire de l'unité italienne, 426. — X. Russie et Chine, 428. — XI. Le Père Doncœur, 429. — XII. Jean Guitton, 430.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Jean de la Croix Bouton, *Bibliographie bernardine*, 1891-1957, 430. — F. Sheen, *La vie de Jésus*, 431. — Fr. Amiot, 365 *Méditations sur l'Evangile et saint Paul*. T. I à IV, 431. — Dom Lefebvre, *Missel Vespéral romain quotidien*, 432. — D. Attwater, *S. Jean Chrysostome*, 432. — S. Grégoire de Nazianze : *Poèmes et lettres. Un discours*, 432. — Jean Colson, *Clément de Rome*, 432.

PREDICATION

Instructions du Dimanche. — XXII. 10e Dimanche après la Pentecôte : « Priez pour nous, pauvres pécheurs », 217.

Paroles des Pères. — 8e Dimanche après la Pentecôte (S. Jean Chrysostome) : Ouvre ta porte aux pauvres, 218. — 9e Dimanche (S. Césaire d'Arles) : Une maison de prière, 219.

Apôtres et Témoins. — S. Ignace de Loyola. Fondateur et maître spirituel, 220.

Méditations. — XI. Les douze Apôtres, 224. — XII. La mission des Apôtres, 224.

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (H.-Mne)
PUBLICITE EXCLUSIVE : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)
Paraît tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

ABONNEMENTS		France	Étranger
	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M.) - C. C. P. 21.88 Nancy

PETIT COURRIER

Q. — Quels sont les meilleurs ouvrages : 1° sur le mariage ? 2° sur la procédure matrimoniale ?

R. — 1° Sans établir de palmarès, cherchez A. Martin, vic. gén. de Rennes, *Le Mariage*. Précis théologique et canonique, cas de conscience et formulaire, 8e édit., in-8, 496 p., Rennes, Riou-Reuzè, 1959 ; Joseph Marcone, avocat à la Rote, *Leges Ecclesiæ de matrimonio post promulgatum Codicem J. C.*, in-8, 360 p. Rome, Desclée, 1956 : Mgr R. Bézac, *Dispense et mariage*, in-8, 142 p. Toulouse, Soubiron, 1958 ; A.-M. Henry, *Morale et vie conjugale*, M. A. Genevois, *Le mariage selon le dessein de Dieu*, ces 2 vol. in-8. Edit. du Cerf, 1958 ; H. Rondet, *Introduction à l'étude de la théologie du mariage*, in-8, 200 p., Lethielleux, 1960.

2° Voyez R. Naz, *La procédure des actions en nullité de mariage d'après l'* « *Instructio* » *de la S. C. des Sacrements du* 15 *août* 1936, in-8, 260 p. Letouzey, 1938.

Q. — Où pourrais-je trouver un traité de Paléographie ?

R. — M. Prou et A. de Broüard, *Manuel de paléographie et album*, in-8, 510 p., 24 pl. A. Picard, 1924 ; — E. Le Blant, *Paléographie des inscriptions latines du IIIe à la fin du VIIe s.*, 68 p. E. Leroux, 1898.

Q. — Existe-t-il une sainte *Réjane ?*

R. — Je n'en connais pas. Volontiez je verrais dans ce nom un dérivé de *Regina :* Reine, Ste Reine, vierge et martyre vers 250, honorée le 7 septembre, — ou un composé de *Reine et Jeanne,* et dans ce cas, vous choisissez une Patronne entre les multiples saintes Jeanne.

Q. — Quelle est l'adresse de l'*Académie delphinale* dont vous parliez (p. 346) à propos de Lacordaire ?

R. — Le siège social de l'*Académie delphinale* est : Hôtel de la Caisse d'Epargne, 16, Boulevard Edouard-Rey, Grenoble (Isère).

Q. — L'*Ami du Clergé* pourrait-il m'indiquer un livre qui me faciliterait la préparation de conférences aux Mères chrétiennes ?

R. — Voyez, dans nos *Tables générales* (Prédication) tous les thèmes abordés par l'*Ami* sur ce sujet ; — puis P. Lippert, *Mystères et vie,* 168 p. Edit. France, 1958 (cf. *Ami,* 1959, p. 239) ; — Mgr F.-J. Sheen, *Mariés devant Dieu,* 204 p. Amiot-Dumont, *Le premier amour du monde,* 305 p. Mame 1953, *La vie vaut d'être vécue,* 1 vol. Mame, 1955, un autre, Mulhouse, Salvator, 1955, et sa récente *Vie de Jésus* (Mame).

Q. — Auriez-vous une biographie de saint *Emile* à m'indiquer ? Où chercher des documents ?

R. — « En Afrique, les saints martyrs Caste et Emile, qui consommèrent leur martyre par le feu. S. Cyprien rapporte que, vaincus dans un premier combat, le Seigneur les fit triompher dans un second... » (*Martyrologe*). Ces martyrs (sans doute vers 250) ne sont connus que par le témoignage de S. Cyprien dans le *De lapsis*. Après avoir apostasié, ils se ressaisirent et furent martyrisés. Saint Augustin fit leur éloge au jour anniversaire de leur maryre. Fête le 22 mai.

Q. — Nous voudrions, si c'est possible, avoir quelques renseignements sur : 1° saint *Emygde,* date de sa vie, pays, etc. ; — 2° les raisons pour lesquels le Rituel le désigne comme intercesseur dans la bénédiction des sismographes ?

R. — A Ascoli Picéno, ce saint évêque serait mort martyr sous Dioclétien. Sa fête est le 5 août. Son culte remonte à la découverte de son corps, entre 996 et 1052.

Il est invoqué contre les tremblements de terre ! Pourquoi ?... soit par suite de la dévotion populaire à son égard et du recours à sa protection, dans une région ou ces cataclysmes ne sont pas inouïs ; — soit parce que sa « légende » présente des détails : bouleversements des idoles à son arrivée dans la région, qui en feraient un maître des éléments ! Fête le 5 août.

RETRAITES

MANRESE, 5, rue Fauveau, *Clamart* (Seine)

PRÊTRES ET FRÈRES

Trente jours : 10 juillet (soir) - 9 août (matin), P. Laplace.

Dix jours : 25 août (soir) - 4 septembre (18 h.), P. Laplace.

Quatre jours : Ouverture, 20 h. - Clôture matin.

3 - 8 juillet, P. d'Haene ; — 4 - 9 septembre, P. Rouquette ; — 11 - 16 septembre, P. Roustang ; — 16 - 21 octobre, P. Laplace ; — 27 novembre - 2 décembre, P. Laplace.

S'inscrire auprès du P. Supérieur de Manrèse, 5, rue Fauveau, *Clamart.* Tél. MIC. 05-86.

AUTRES RETRAITANTS : Demander le programme.

(*Voir suite* p. 214).

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude - Gillot, LANGRES (Haute - Marne)

Vient de paraître :

MUSICA SACRA

CHANTS SACRÉS INDIGÈNES DES CHRÉTIENS D'AFRIQUE ET D'ASIE

AMS 12.017 — **Chants sacrés du Dahomey**
AMS 12.018 — **Chants sacrés mossis**
AMS 12.019 — **Chants sacrés de l'Inde**

CES TROIS DISQUES OUVRENT DES HORIZONS SONORES ENTIEREMENT INEDITS, ce qui est d'autant plus intéressant que les questions d'adaptations à toutes les traditions du monde sont d'une haute actualité en cette période de préparation du concile œcuménique. Cette semaine, le IVe Congrès International de Musique Sacrée qui se tient à Cologne étudiera tout particulièrement cet aspect nouveau de la musique sacrée.

(Collection : Archives Sonores de la Musique Sacrée)

DISQUE LUMEN, 3, rue Garancière, PARIS-VIe

Catalogue envoyé sur simple demande

PROFITEZ des bonnes affaires que vous propose

TÉLÉ-VILLAGES 17, rue des Ecoles

CCP. 519211 — Paris A TRIE CHATEAU (Oise) TEL. 40. BP. N° 5

RASOIRS ELECTRIQUES

Débarrassez-vous du Rasoir qui ne vous donne plus satisfaction et optez pour un ROLL A MATIC.

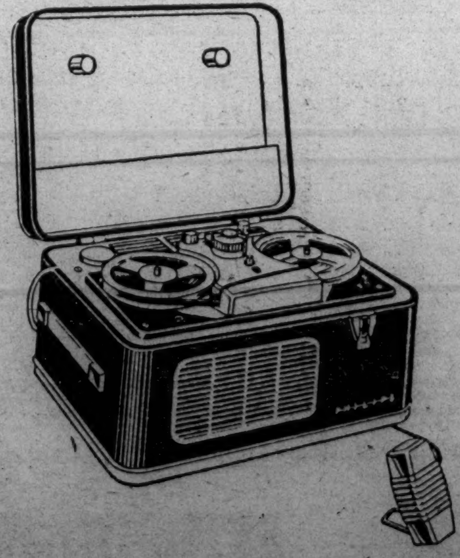
Modèle Ordinaire. Prix clergé avec reprise...... **85 NF.**
Modèle de Luxe, 3 têtes de coupes.............. **110 NF.**

Net franco

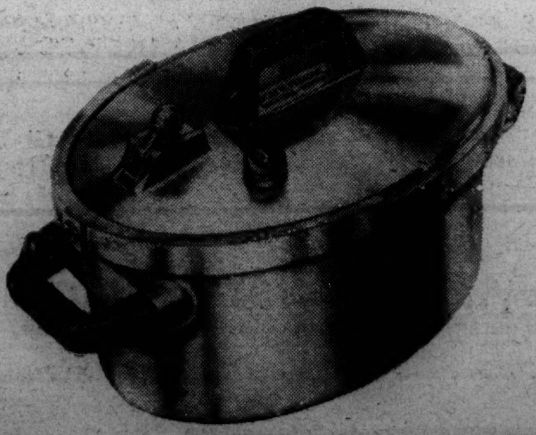
MAGNETOPHONE PHILIPS

Type EL 3541

Prix Commerce. .... **760 NF.**
Prix Clergé. .... **650 NF.**



75 % d'économie de combustible
Un temps précieux de gagné



avec la fameuse **COCOTTE MODERNE OVALE**

Prix clergé : **135 NF.**

Net franco

Fabrique d'HORLOGERIE BIJOUTERIE

E. MUGLER Fils

VALENCE (Drôme)

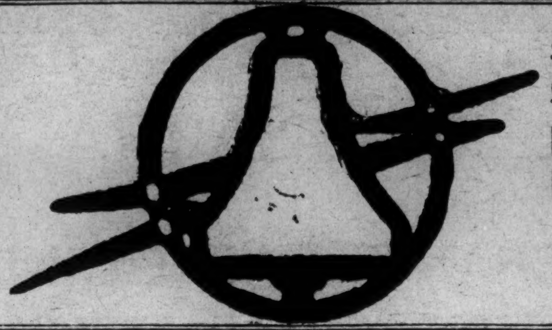
Bijoux pour Ménages
MONTRES en tous genres
Colliers - Médailles
Clips-Bracelets
Boucles
Bagues
etc...

FACILITÉS et conditions SPÉCIALES pour le Clergé

Couteaux
COUVERTS
CARILLONS
Pendules Réveils Stylos
BICYCLETTES
Machines à coudre Jumelles
PHOTO · ARMES · T.S.F

CRÉDIT
au gré du client

Catalogues FRANCO



Sonneries Electriques de Cloches

BACH, Ingénieur Constructeur
METZ, Rue Saint-Symphorien

TOUTES LES SONNERIES
automatiques et horaires
— — Angélus — —
Volée - Tintement - Glas

STATUES RELIGIEUSES — CHEMINS DE CROIX

Styles moderne et ancien
en terre cuite. plâtre de Paris, carton romain et fonte de fer

●

L'UNION INTERNATIONALE ARTISTIQUE

VAUCOULEURS (Meuse) - **FRANCE**

Les plus vastes établissements d'Art religieux du monde

●

— Conditions spéciales pour statues en magasin
— Facilités de paiement
— Catalogues et devis adressés gratuitement sur demande

FONDERIE de CLOCHES de PARIS
57, av. Gambetta, Bagnolet (Seine)

BLANCHET & Cie

fond, accorde, répare les cloches de toutes dimensions et les ***ELECTRIFIE***

Seul fondeur de cloches équipant électriquement depuis 1920 les cloches avec des appareils parfaitement adaptés, conçus, mis au point et construits dans ses ateliers.

Devis et visite sans engagement sur demande

L'OFFICE GENERAL DU LIVRE

14 bis, rue Jean Ferrandi — PARIS-6

est toujours en mesure d'expédier dans le monde entier tous les **LIVRES FRANÇAIS ET ETRANGERS**, la musique religieuse et profane, les disques et les films.

Nous payons, pour nos Clients, les abonnements aux publications françaises et étrangères.

Ainsi, nos Correspondants : SEMINAIRES, INSTITUTIONS, BIBLIOTHEQUES, ECOLES et CLIENTELE PARTICULIERE, peuvent grouper chez nous tous leurs achats, ce qui représente une notable économie de frais de correspondance et autres, en même temps que la grande commodité de n'avoir qu'un seul fournisseur, soucieux de leurs intérêts.

DISQUES

Le plus grand choix de disques religieux et de films-fixes

Dernières Nouveautés :

LE REVEREND PERE DUVAL CHANTE...
Plus bleu que le ciel. Fils de la Terre. Il y avait beaucoup de monde. Balle dans le ventre.
(45 tours BEL-AIR N° 21.040).

CHANSONS DE VACANCES
Les souliers dorés. Le feu se meurt. Cécilia. La belle si nous étions. Le mendiant. Par les Chantovents.
(17 cm UNIDISC N° 33.135, avec notice)

MOZART : Messe du Couronnement K 317 et **Concerto pour Basson K 191.**
Solistes, Chœur E. Brasseur et Orchestre Lamoureux. Direction Igor MARKEVITCH
(30 cm D.G.G. N° 618.631 — mono — ou 138.131 — stéréo).

TROIS TOCCATAS CELEBRES (Widor, Gigout, Boellmann), par Marie-Claire ALAIN à l'orgue.
(45 tours ERATO N° LDEV 474).

Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

19, **RADIO PYGMALION** Tél. : CEN. 17-33
boulevard de Sébastopol M° : CHATELET

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 27. — 6 Juillet 1961

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Sainte Bertille Boscardin. — II. Le centenaire d'Eugène de Mazenod. — III. Les Précurseurs de l'astronautique. — IV. Les résultats obtenus en astronautique. — V. Coups de radar sur Vénus. — VI. Le centenaire de Ligugé. — VII. Mechtilde de Magdebourg. — VIII. L'invention de l'agriculture. — IX. Le centenaire de l'unité italienne. — X. Russie et Chine. — XI. Le P. Doncœur. — XII. Jean Guitton.

I

Sainte Bertilla Boscardin

Le 11 mai dernier, jour de l'Ascension, Jean XXIII a canonisé une petite sœur des « Enseignantes Dorothées, filles du Sacré-Cœur », Marie-Bertille Boscardin. Elle est, sauf erreur, totalement inconnue en France. Nous en parlerons ici d'après l'*Osservatore romano*, édition hebdomadaire française, du 19 mai, article non signé, et d'après Giancarlo Zizola, dans *Orizzonti* du 14 mai.

Bertille Boscardin naquit le 6 octobre 1888, à Brendola, au diocèse de Vicence. On l'appelait simplement Annette. On disait d'elle « *una gnocca* » ce qu'on peut traduire « une pas dégourdie » ou « lourdaude ». Ses compagnes de classe lui criaient : ignorante ! Le père était peu chrétien, la mère pieuse. Elle n'avait de goût que pour la prière et faisait volontiers, avec une amie de son âge, les deux km qui la séparaient de l'église. La première fois que le sacristain, en ouvrant les portes, les trouva agenouillées sur le seuil, il leur dit : « Ah ! vous êtes déjà là, âmes du purgatoire ! » Un jour, elles virent deux religieuses qui priaient à l'église. Annette les regarda et murmura à sa camarade : « Faisons attention, regarde comment prient les sœurs ! » Mais très vite elle eut envie de les imiter de plus près. Un jeune homme — qui vit encore et qui a 75 ans — la demanda en mariage, mais elle le repoussa sans retard, et alla trouver son archiprêtre, don Emilio Gresele, pour lui dire très timidement qu'elle voulait être religieuse. Celui-ci lui répondit sans aménité « qu'elle n'était bonne à rien, qu'elle ferait mieux de s'appliquer à son travail de paysanne, parce que les sœurs ne pourraient rien faire d'elle ». Pourtant le bon curé réfléchit, et dès le lendemain, il la rappelait pour lui dire d'une voix moins rude : « Alors, tu es vraiment décidée à entrer au couvent. » — Signe approbatif de la tête. — « Mais au moins, sais-tu peler les pommes de terre ? » — Second signe approbatif. — « C'est bien, dit le curé, même en pelant les pommes de terre, on peut être utile à une maison religieuse ! »

Anna Boscardin avait 16 ans. A l'école elle n'avait pas appris grand'chose, mais au catéchisme elle était si bien la première que le curé, dérogeant à l'usage du temps, l'avait reçue à la communion à l'âge de 9 ans, en 1897. Son catéchisme devint son unique bibliothèque. Quand elle mourut, à l'âge de 34 ans, en 1922, on trouva sur elle ce petit livre, tout usagé et râpé. Toute sa sagesse est contenue dans ce concentré de foi chrétienne. « Je ne suis qu'une pauvre ignorante, disait-elle, mais je crois à tout ce qu'enseigne l'Eglise. »

La Providence permit qu'elle ne fût presque jamais comprise de ses supérieures. Aucune humiliation ne lui fut épargnée. On disait d'elle : « C'est une pauvre sotte » et elle le croyait. Elle disait même que son père l'appelait « oie ». Cela n'empêcha pas qu'elle eut le bonheur de ramener à la foi ce père de rude caractère et de lui procurer une bonne mort, au terme d'une vie médiocre ou mauvaise. Au couvent, quand on la reprenait, ce qui était fréquent, elle ne savait que dire : « Corrigez-moi toujours, vous me faites une vraie charité, je suis une pauvre oie ! » Elle avait écrit dans un carnet intime :

> « Je ne suis vraiment rien, et même moins que rien. Donc, je dois me tenir au dernier rang de toutes, et contente d'être mise après les autres... Les autres sœurs savent broder, écrire, travailler, et moi, je ne sais rien ! Ma mère, je ne suis bonne à rien, apprenez-moi comment je dois faire, je veux devenir une sainte ! »

On lui en donna les moyens ! Elle fut, pour tout le monde la « sœur Cendrillon », celle à qui on inflige toutes les corvées et qu'on met à toutes les sauces, et qui se soumet à tout, en dépit des révoltes invisibles d'un tempérament vif et prompt. « Vous ne sentez donc rien ?... Vous n'avez pas d'amour-propre ? » lui disait-on. « Mais si, je sens très bien, mais je ne dis rien pour l'amour de Dieu ! » Et encore : « Il me suffit d'être utile. »

En octobre 1906, elle fut envoyée à l'hôpital de Trévise pour y faire l'apprentissage d'infirmière. Comme elle était très adroite de ses mains et très appliquée, elle obtint son diplôme d'infirmière et travailla ensuite jusqu'à sa mort à l'hôpital de Trévise, où on l'avait expédiée après sa profession solennelle du 8 décembre 1907. Sa supérieure, continuant à la considérer comme incapable de soigner les malades, la jugea tout au plus bonne à laver la vaisselle et la mit à la cuisine. Et cependant les médecins la savaient non seulement douce, dévouée, attentive, mais très entendue aux soins des malades. Il se présenta un jour un poste vacant dans le quartier des diphtériques, et la supérieure, après

avoir repoussé, comme elle disait, la « tentation » de le confier à sœur Bertilla, se décida cependant à « faire le pas ». Surprise des surprises : la sœur sous-cuisinière se révéla une infirmière modèle. Toujours silencieuse, ponctuelle, obéissante, elle aidait aux opérations les plus compliquées ou exécutait les prescriptions médicales les plus délicates à la perfection. A partir de 1910, on l'employa dans tous les secteurs. Survint la guerre en 1915. Les bombardements aériens étaient un cauchemar, dans un hôpital situé si près des lignes. Ce fut alors surtout que Bertilla fit merveille. Au premier signal elle se précipitait au secours des malades à transporter dans un abri. « Courage, disait-elle, Jésus nous aide. Je n'ai pas peur, comme le bon Dieu voudra ! »

Elle avait une patience inlassable. Un jour un officier en traitement lui jeta son œuf à la figure. Sans rien dire, elle essuya les traces de l'œuf, changea de tablier, et revint au bout d'un instant auprès du malade, avec un bol de bon bouillon à la main, en disant avec un sourire désarmant : « Cela vous fera du bien ! » Et son secret tenait en un mot : « Je cherche les âmes, le reste n'est rien ! » On devinait ainsi la profondeur de son union intérieure avec Dieu. Rien pour l'extérieur, tout pour Dieu seul. Sœur Cendrillon avait écrit sur son carnet :

« Faites-moi mourir, mon Dieu, plutôt que je ne fasse une seule action pour être vue. »

Et elle savait si bien ce qu'est la sainteté vraie qu'elle écrivait encore :

« Je veux me faire sainte dans la vie commune, mais en agissant de manière pas commune. »

Elle ne connaissait pour cela que deux moyens : *la règle* et *l'horaire.*

« Il n'est pas nécessaire, disait-elle, de faire de grandes mortifications au point d'en perdre la santé, il suffit de chercher en tout ce qui est le moins agréable, de pratiquer en tout l'obéissance et sans rien faire voir à l'extérieur, en faisant tout par pur amour de Jésus. »

Sœur Bertille n'était pas une savante, mais elle était singulièrement éclairée d'en haut. Ses intuitions lui faisaient rejoindre les plus grands mystiques. Le curé actuel de Brendola, don Francesco Carollo, a connu sœur Bertilla, alors qu'elle était venue soigner des séminaristes atteints d'une maladie infectieuse. Il se souvient qu'elle était attentive à tout, et cependant trouvait moyen de passer inaperçue. « A Dieu toute la gloire, au prochain toute la joie, à moi la fatigue ! »

Elle fut elle-même atteinte d'un cancer et cela ne l'empêchait pas de répondre toujours : « Je vais bien, je n'ai rien ! » Les médecins eurent à lui enlever un fibrome de trois kilos. Elle ne songea qu'à un peu d'alcool, qu'elle avait accepté de prendre sans permission de sa supérieure. Et elle disait aux sœurs :

« Vous êtes toutes là, autour de moi, et peut-être quelque malade a besoin de vous ! »

Au professeur Greggio qui l'avait opérée, elle fit cette réflexion :

« Si je ne peux pas guérir, cela me fait de la peine pour vous, car cela vous ennuiera, mais pour moi je suis contente ! »

A partir de ce moment, on comprit que c'était une sainte qui mourait. Comme pour Ste Rita, cinq cents ans auparavant, la sœur fut favorisée, aussitôt après sa mort, d'un pouvoir miraculeux incroyable. Le professeur Greggio s'était écrié, en quittant son lit de mort, vaincu par l'émotion : « Là-haut, c'est une sainte qui meurt ! » C'était le 22 octobre 1922. « Tout n'est rien, tout n'est rien ! » tel fut son dernier mot. Elle devait être béatifiée en 1952, et la voici au nombre des saintes !

Infirma mundi elegit Deus !

II

Le centenaire d'Eugène de Mazenod

Nous emprunterons aux *Nouvelles de Chrétienté* du 1er juin 1961, les extraits qu'elles donnent des *Informations catholiques internationales* du 15 mai, au sujet de la célébration du premier centenaire de la mort d'*Eugène de Mazenod,* fondateur des *Oblats de Marie-Immaculée.* Rappelons toutefois que Mgr Leflon, le pénétrant historien des Facultés catholiques de Paris, a déjà donné deux tomes de sa grande Vie d'Eugène de Mazenod, qui en aura trois, et que les *Editions du Chalet,* à Lyon, dirigées par les PP. Oblats, ont publié un magnifique album illustré sous le simple titre : *Eugène de Mazenod,* dont le texte est du R. P. Aimé Roche, avec Préface de Mgr Leflon. De grandes manifestations ont eu lieu à Marseille, à Aix-en-Provence, au Canada. Il faut dire que la Congrégation des Oblats est en pleine floraison. Elle ne compte pas moins de 7.417 membres, ce qui la met au neuvième rang des Ordres religieux dans le monde.

Eugène de Mazenod était fils d'un Président à la Cour des Comptes d'Aix-en-Provence. La famille fut chassée par la Révolution et se réfugia tour à tour à Turin, Venise et la Sicile. L'enfant passa par des dispositions variables. Sa vocation sacerdotale s'éveilla, puis parut s'éteindre et enfin se ranima au point qu'il entra à St-Sulpice en 1808 et qu'il était ordonné prêtre en 1811. Il revenait alors à son pays natal, se dévouait aux pauvres, aux jeunes, aux paysans. Vers 1815-1816, avec quelques autres prêtres partageant ses désirs missionnaires, il fondait la Société des *Missionnaires de Provence,* dans le style des Missionnaires de France du P. de Rauzan. Dix ans plus tard, Eugène de Mazenod obtenait l'approbation du pape Léon XII et la Société prenait le nom d'*Oblats de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie* (1826). J. H. Guibert qui en fait partie et qui sera un jour cardinal-archevêque de Paris, fait du recrutement dans les Alpes, et Ch. D. Albini, qui sera « l'apôtre de la Corse », insiste pour que la Congrégation s'oriente vers les missions lointaines. Deux ans plus tard (1828), Eugène de Mazenod est sacré à Rome évêque d'Icosie, « in partibus infidelium » et auxiliaire de son oncle, évêque de Marseille. Enfin, lui-même succède à cet oncle en 1837.

La conquête de l'Algérie lui avait fait désirer ce champ d'apostolat, mais la politique française d'alors, contre laquelle devait tant protester mais en vain Lavigerie, était d'éviter l'apostolat auprès des musulmans. On sait où cela nous a conduits. La vie de Lavigerie tout entière sera une protes-

tation contre cette politique néfaste. C'est alors que le Canada s'offre à Mazenod, par la rencontre qu'il fait de l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, qui cherche justement des missionnaires tant pour son peuple de souche européenne que pour les Peaux-Rouges. Mgr de Mazenod réunit ses religieux et organise un plébiscite entre eux. Qui veut partir ? Ils le veulent tous ! Le premier départ se fait donc en décembre 1841 : quatre Pères et deux Frères :

« Montréal, dit Mazenod, est la porte qui nous conduira vers ces immenses territoires où l'Evangile sera prêché à tant de pauvres abandonnés ! »

Les Oblats prêchent donc des missions, des retraites paroissiales, mais très vite débordent le cadre initial. En 1844, les voici à Bytown, le futur Ottawa. Ils entrent en contact avec les rudes bûcherons et les Indiens. On les appelle de toutes parts. Les interminables prairies des Sioux, les champs de neige polaire, les camps esquimaux vont avoir leurs apôtres. Toutes les Eglises de ces régions seront fondées par les Oblats. On verra l'un d'eux arborer l'adresse suivante : Mgr Grouard, évêque de Grouard, à Grouard (Canada). C'était lui qui avait fondé le diocèse, et la ville créée par lui portait son nom.

En 1847, les Oblats vont jeter les bases des diocèses de Vancouver, Kamloops, Nelson. Mais ils ne sont pas confinés dans le grand Nord, car on les voit à Ceylan, au Texas (1849), au Natal (1852), au Mexique (1858). A la mort du fondateur, en 1861, les Oblats seront plus de 400, dont plus de la moitié en mission, aux quatre coins du monde.

Mgr de Mazenod avait, depuis sa jeunesse sacerdotale, une prédilection pour les pauvres. Et qu'y a-t-il de plus pauvre que les indigènes en ces pays que nous appelons sous-développés ? Esquimaux Mexicains, noirs d'Haïti, tribus de Pilcomayo, c'est-à-dire de Bolivie et d'Argentine, habitants du Paraguay et de l'Uruguay, ou bien, à l'autre bout du monde, Philippins païens, musulmans de Coatabato et de Sulu, animistes du Nord-Cameroun et du Kwango-Kasaï, Herreros et Namaquas de Cimbabésie, aborigènes du Haut-Laos, Japonais de Shikoku ! Autant de pauvres ! Comme on apprend sa géographie, à la suite des Oblats !

« Ne rien laisser sans le tenter, pour étendre le royaume de Jésus-Christ », tel est le mot d'ordre placé en tête de la Règle. Toute leur épopée missionnaire est faite de témérités successives, d'acceptation des missions sans avenir !

Pour se jeter dans une telle aventure, il faut être solide et bien formé. La vie commune est à cet égard une force essentielle. Lavigerie exigera de ses Pères Blancs ce qu'il appelait « la règle de trois » : ne jamais être moins de trois ensemble. Mgr de Mazenod avait prescrit : « Veillez à mettre au moins deux Pères dans chaque poste. » Partout, cette règle est toujours appliquée et partout où cela est possible, entre postes rapprochés, il y a de nombreuses réunions des missionnaires voisins, pour des récollections, des études de pastorale. On sait du reste que dans nos vieux pays chrétiens, rien n'est plus utile au clergé que les réunions entre confrères, pourvu qu'elles soient rationnellement employées.

Pour les missionnaires, ce n'est que depuis 1920 que la Congrégation de la Propagande demande aux Instituts missionnaires d'envoyer leurs cadres un an ou deux dans les maisons spécialisées. Il existe de ces maisons de science missionnaire à Rome, Fribourg, Nimègue, Munster, Ottawa. Ceux des Oblats qui n'ont pu s'y rendre reçoivent dans les scolasticats une initiation analogue et le vrai perfectionnement se fait sur place, sous la direction d'un ancien.

Au bout de 100 ans, les Oblats comptent dans leur Société 2.050 Canadiens, 1.033 Français, 1.042 Américains, 641 Allemands, 494 Irlandais, 428 Belges, etc. Sur les 7.417 membres, la majorité sont des prêtres, mais il y a aussi des Frères coadjuteurs.

Les Oblats desservent huit Vicariats apostoliques au Canada, un en Amérique du sud, dans « l'enfer vert » de Pilcomayo ; en Afrique trois archidiocèses et cinq diocèses ; au Congo belge, un diocèse, un autre au Cameroun, et deux préfectures apostoliques au Tchad et au Sahara espagnol ; à Ceylan, un archidiocèse et un diocèse ; au Laos, un vicariat apostolique ; aux Philippines, un vicariat apostolique et une prélature « nullius ».

En terminant cet exposé, les *Nouvelles de Chrétienté* recommandent la lecture de la récente biographie de Mgr Grandin, qui est en effet d'un intérêt palpitant (Paris, Fayard, 1960).

III
Les Précurseurs de l'astronautique

Ce n'est pas tant à la conquête des âmes comme font les missionnaires, qu'à la conquête de l'espace que nos contemporains paraissent apporter leur enthousiasme, leur argent, leur héroïsme. On célèbre déjà deux « héros » de l'astronautique, bien que des voix s'élèvent pour protester contre cet abus du nom de héros. Youri Gagarine, Alan Shepard sont les premiers de ces « héros ». La question qui se pose est la suivante : « A qui appartient le ciel ? » Américains et Russes sont en lice. Dans la revue *Science et Vie* de juin 1961, Etienne Dugué intitule un article : *La Grande Conquête,* mais c'est pour nous donner les portraits de quatre précurseurs, un Russe, Tziolkovski, un Français, Esnault-Pelterie, un Américain, Robert Goddard, un Allemand, Hermann Oberth. Que voilà donc des noms jusqu'ici peu connus ! Raison de plus de chercher à savoir ce qu'ils furent, ce qu'ils firent.

Edouardovitch Tziolkovski fut professeur de mathématiques et de physique au collège de Kalouga, en Russie centrale. C'est un savant et un rêveur. Le 1er mai 1933, sur la Place Rouge, il a fait une prophétie ; il était alors un vieillard long, décharné, avec une barbe broussailleuse et il déclara avec l'accent de la conviction :

« Mon rêve deviendra une réalité. Beaucoup d'entre vous seront les témoins du premier vol au-delà de l'atmosphère. »

Déjà auparavant, il avait dit :

« L'humanité ne restera pas éternellement sur la Terre. Attirée par la lumière de l'espace, elle franchira

d'abord timidement les frontières de l'atmosphère et finira par conquérir tout l'espace circumsolaire. »

Son programme, comme on le voit, ne comprenait pas encore les étoiles. Il semble que le rêve des astronautes actuels se soit amplifié ! Lui, on le prenait pour un fou. Il avait installé sur son toit, à Kalouga, une porte qu'il appelait « la porte vers l'espace cosmique ». Il y faisait les premières expériences « aérodynamiques ». C'était le début d'une entreprise qui devait aboutir, le 4 octobre 1957 — presque jour pour jour le centenaire de la naissance de Tziolkovski, — au lancement du premier Spoutnik, c'est-à-dire à l'an I de l'astronautique. Dès 1885, ce précurseur, âgé alors de 28 ans, avait pris l'engagement intérieur de consacrer sa vie à la solution de trois problèmes : le dirigeable métallique, — l'avion métallique, et la fusée interplanétaire. Il n'a pas eu de peine à trouver que l'avion avec moteur à explosion est impropre à la navigation extra-terrestre. A l'avion en effet, il faut un milieu qui le porte. Il faut donc trouver un moyen de propulsion qui ne dépende ni de l'air ni d'aucun autre milieu, un moyen qui ne s'appuie sur rien d'autre que lui-même. Donc, ce ne peut être que la *fusée,* et le seul moyen de propulsion sera la *réaction,* c'est-à-dire la force issue d'un échappement par soufflerie. Et le petit professeur de Kalouga trouve, en effet, la formule de la fusée dont le poids se consume à une vitesse formidable au fur et à mesure que brûle le carburant qu'elle emporte. La vitesse finale sera donc en fonction de la réserve de combustible et de la vitesse d'éjection des produits de combustion. On est en 1897. Personne au monde n'a encore construit de fusée spatiale, mais elle existe en projet dans les cahiers de Tziolkovski. Elle a une existence « mathématique ». Il reste à la réaliser en fait. Pendant 20 ans encore, il s'acharnera à construire des fusées, selon ses principes, en raffinant sur les matières propulsives, sur la métallurgie de la chambre à combustion. Mais la fusée refuse de décoller. Il finit par comprendre qu'il faut, au départ, une fusée-gigogne, c'est-à-dire à plusieurs étages, chaque étage se dégageant à mesure qu'il devient inutile. Mais il meurt, le 19 septembre 1935, sans avoir assisté jamais au départ d'une fusée ! C'est un précurseur, rien de plus, mais c'est énorme.

Autre précurseur, le Français Robert Esnault-Pelterie. Il est l'inventeur du « manche à balai », du moteur d'avion en étoile, du monoplan à moteur avant, des « essais au sable » pour éprouver le coefficient de solidité des appareils. Mais il est aussi le premier en France à voir au-delà des nuages, au-delà de l'atmosphère et à mettre en équation les voyages interplanétaires. Il sait fort bien que l'obus de Jules Verne, pour le voyage dans la lune, est impossible. Jamais la poudre ne pourra vaincre la résistance atmosphérique de manière à pousser l'obus à la vitesse de 11 km-seconde. D'autre part, l'astronaute est condamné au moins trois fois à mort dans ce voyage vers la lune : au départ, à la rentrée dans l'atmosphère et à l'atterrissage. Pour Esnault-Pelterie, il faut donc : 1° partir à faible vitesse initiale, pouvoir accélérer en route ou freiner à volonté, et 2° cela exige la fusée autonome. Il fait des recherches sur l'oxygène liquide comme propulseur et se fait arracher quatre doigts en essayant un dosage de tétranitrométhane liquide. En 1912, il fait une conférence pudiquement intitulée : « *Considérations sur les résultats d'un allègement des moteurs* ». Et malgré ses précautions de langage, quand il s'agit de publier cette conférence révolutionnaire, on s'en effraie et on l'ampute de toutes les précisions intéressantes. Encore un précurseur considéré comme un peu fou.

En Amérique, c'est un autre physicien, qui est aussi un bricoleur de première force, Robert M. Goddard, un homme aux « 150 brevets », sans compter ceux qui demeurent secrets et dont la veuve touchait récemment les droits les plus élevés que le gouvernement américain ait encore payés à un inventeur. C'est lui qui lance en 1926 la première fusée à liquides, qui fait fonctionner en 1932 le premier gyroscope de contrôle, et qui amène une fusée de 40 kg à 2.750 mètres d'altitude, en 1935. Il a repensé et recalculé tous les problèmes de la propulsion dans le vide. L'Amérique ne comprend pas encore, mais il se forme un peu partout des groupes d'expérimentateurs, auxquels vont se joindre, à partir de 1933, les réfugiés allemands du nazisme.

L'Allemagne, en effet, a pris de l'avance sur le chemin du Cosmos. Son guide est un professeur roumain, qui se nomme Hermann Oberth. Et il met au point les terribles V2. Avec lui travaillent des volontaires : Engel, Nebel, Riedel, Ley, et surtout Wernher von Braun, qui va devenir le plus célèbre de tous et obtiendra des résultats spectaculaires. C'est à partir du V2 que tous les progrès de l'astronautique par les fusées se sont produits. Et le tout a été de trouver un propulseur liquide ou solide ayant une puissance de poussée de plus en plus grande. Toutes les sciences sont mises à contribution : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, physiologie, médecine, électronique, télécommunications, cybernétique, métallurgie. Mais des sciences pures on passe aux techniques les plus raffinées et les plus nouvelles. L'un des problèmes les plus passionnants est celui du guidage. Toutes les corrections sont maintenant faites en chemin, qu'elles soient dues à la densité de l'air, à la température, au débit du propergol ou à la présence d'une mouche dans une valve. Les gaz sont coupés en temps voulu, pour que l'engin poursuive ou arrête sa marche, pour toucher au but.

Les quatre précurseurs qu'on a nommés ont donc donné aux hommes une science nouvelle, mais cette science est sans fin elle-même et attend sans cesse de nouveaux perfectionnements.

A quoi conduira-t-elle ?

IV

Les résultats obtenus en astronautique

C'est justement ce que se demandent des revues aussi différentes que *Informations et documents* du 15 mai 1961, sous la signature d'Edgar Danier, et avec le titre : « *L'Exploration du Cosmos* » ; — *L'Osservatore romano* (Edition hebdomadaire française), du 12 mai, sous le titre « *Astronautique et Astronomie* », par Paolo Maffei, — et *La Revue*

des Deux Mondes, avec l'article de René Sudre : « *Les Evasions hors du Globe* ».

L'*Osservatore* date l'astronautique du 13 avril, jour du premier voyage d'un homme dans l'espace, Youri Gagarine. C'est un vieux rêve humain qui commence à se réaliser :

« En dehors de la lutte pour la domination de l'espace, dit Paolo Maffei, et de la compétition dans un climat d'épreuve sportive, une force, née avec le premier homme, pousse dans cette voie l'humanité frémissante. »

Mais laissons là les généralités. Qu'a-t-on appris jusqu'ici, par tant d'efforts et avec tant de dépenses ? Paolo Maffei précise encore : on ne se figure pas toutes les difficultés que nous avons à observer le cosmos, et cela en raison de l'épaisse couche d'air qui nous entoure. Certes, cette couche nous est infiniment précieuse, et sans elle aucune vie humaine ne serait possible. Une couche d'ozone, située à une quarantaine de kilomètres d'altitude, intercepte totalement les radiations ultra-violettes. L'air empêche de photographier exactement les étoiles, d'autant plus que l'air subit des perturbations incessantes. En installant donc un télescope au-delà de l'atmosphère, sur un satellite artificiel, ou sur la lune, on obtient des images très différentes de celles qu'on avait jusqu'à présent. Il a été déjà possible de photographier les radiations X du soleil et, à plusieurs reprises, d'enregistrer le spectre solaire ultra-violet. En 1959, le disque solaire fut photographié pour la première fois en correspondance avec l'émission ultra - violette. En 1957, à l'aide d'une fusée a été découverte l'existence d'un nouveau type de nébuleuses irradiant dans l'ultra-violet. On sait d'autre part que les Russes ont réussi, le 7 octobre 1959, à photographier — imparfaitement du reste — le côté invisible de la lune. Il est sûr que toutes les observations faites au-delà de l'atmosphère serviront à préciser notre connaissance du cosmos et aboutiront à en donner une image très différente de celle que nous en avons de la surface terrestre.

Et l'*Osservatore* de conclure :

« Nous sommes persuadés que l'astronome Whipple n'était pas loin de la vérité lorsqu'il prétendait que l'installation d'un grand télescope sur un satellite apporterait à l'astronomie moderne une contribution comparable à celle dont bénéficia l'ancienne astronomie grâce à l'introduction du télescope dans ses moyens d'investigation. »

Toutefois le même journal observe que les dimensions de l'univers sont telles que nous ne pouvons guère espérer nous avancer bien loin dans le cosmos. « Il nous faut donc conclure que l'astronautique naissante, plutôt que d'ouvrir à l'homme la conquête de l'espace, pourra lui ouvrir une vision du firmament. » Progrès de la science, oui, progrès de l'habitat humain, non ! Jusqu'ici l'homme, en tout cas, n'a pu faire, selon un mot de M. Danjon, le distingué directeur de l'Observatoire de Paris, que « du rase-mottes » ! Même en montant à 380 km on est mille fois moins loin que la lune et même en allant dans la lune, on sera près de 500 fois moins loin que le soleil, et nous dirons plus bas combien il faudrait de temps, avec nos moyens actuels, pour aller dans la plus proche étoile.

Si l'on consulte maintenant Edgar Danier, dans son étude *Exploration du Cosmos*, il nous dit avant tout que ce sont de loin les appareils enregistreurs lancés au-delà de l'atmosphère, qui nous ont appris le plus de choses, et non pas les hommes, si retentissants qu'aient été les vols d'un Gagarine et d'un Alan Shepard.

Les Etats-Unis dépensent plus d'un milliard de dollars par an, dans l'exploration du cosmos. A quoi bon ? disent les esprits chagrins. A obéir à ce vieux rêve de l'homme : percer le mystère qui l'entoure. Résultats obtenus : depuis le 31 janvier 1958, les Etats-Unis, sans compter le vol de Shepard, tout récent, ont lancé avec succès 36 satellites terrestres et 2 satellites solaires. Actuellement, 22 de ces satellites sont encore en course, et il nous transmettent par voie radio - électrique, des informations d'ordre scientifique et pratique. Le record de ces informations est tenu par Pionnier V, qui faisait encore parvenir ses informations alors qu'il était à environ 36 millions de km, c'est-à-dire le centuple environ de la distance de la Lune à la Terre. Pionnier V poursuit sa course. En septembre 1962, il sera au point le plus éloigné de la Terre, soit à 291 millions de km. Par lui, on sait que le champ magnétique de la Terre s'étend jusqu'à 96.000 km, alors que les calculs antérieurs le limitaient à 50.000 km. D'autres constatations du même genre ont été enregistrées, dans le détail desquels le grand public ne saurait entrer, mais qui intéressent la science au plus haut point.

D'autres satellites, à l'appareillage très compliqué, étudient l'ionosphère et les microméteorites. Les satellites du type Tiros I et II servent à détecter les tempêtes et leurs mouvements sur de vastes régions océaniques et terrestres. Ils envoient par milliers des photographies des nuages et ils possèdent des caméras de télévision, voire des « yeux » infrarouges capables de percer les nuages. Vingt-et-une nations, dont l'U.R.S.S., ont été invitées à profiter des informations données par Tiros II. Dans le même sens, les U.S.A. s'apprêtent à mettre sur orbite un véritable observatoire astronomique, muni de télescopes, de spectrographes et de nombreux instruments de mesure, pour l'observation du Soleil, des planètes, des étoiles et nébuleuses, et des phénomènes tels que météorites, anneaux magnétiques du type découvert par van Allen, des rayons cosmiques, des flux de protons solaires, etc.

Enfin on veut aussi étudier la matière interstellaire. Les astronomes estiment, en effet, que le poids total de la matière interstellaire — sous forme de gaz, de poussière et de débris cosmiques — est au moins égal à celui de l'ensemble des milliards d'étoiles disséminées dans l'Univers.

Tout cela est sûrement plus important pour la science que les vols humains. Et cependant, ce sont ces vols qui passionnent le plus l'opinion publique. C'est une mode, un romantisme qui fait tourner les têtes, une ivresse contemporaine. Aux U. S. A., sept hommes, tous volontaires, ont été choisis pour ces vols. Alan Shepard était du nombre. Son vol, postérieur à celui de Gagarine, mais probablement plus riche de résultats, est du 5 mai

1961. Ce n'est toutefois, dit Danier, « qu'une courte promenade dans les rues voisines du quartier ». Il est monté à 185 km et son vol a duré 16 minutes. C'est un début. Tout le monde attend la suite !

M. René Sudre ne voit pas tout cela d'un œil très favorable. Parlant des récits qu'on prête à Youri Gagarine, il exprime des doutes en disant :

« Qu'au retour d'une centaine de minutes de voyage, il raconte les paysages sublimes qu'il a contemplés, le bien-être qu'il a éprouvé, en pensant qu'il était le point de mire du monde, tout cela c'est de la propagande. Seuls les médecins savent à quoi s'en tenir et encore ils ne peuvent pas prévoir les conséquences lointaines de ces épreuves inhumaines. »

Ces dernières lignes insinuent que l'organisme humain peut fort bien être en partie disloqué par des voyages de ce genre ! Et René Sudre conclut à son tour :

« Convenons que l'astronautique est un sport nouveau, qui enivre l'homme de sa puissance et pour lequel il est heureux d'avoir la caution scientifique. *Mais la science n'a qu'un maigre profit à tirer de ces prouesses.* »

C'est nous qui soulignons ces derniers mots. Les « robots balistiques » nous en apprennent plus que les astronautes en effet.

« Le reste est curiosité pure et ne vaut pas les sommes fantastiques qui pourraient être mieux employées à nombre de recherches utiles et bienfaisantes pour l'humanité. »

Là-dessus, René Sudre cite ces réflexions de Pierre-Henri Simon, dans le *Monde*, au sujet de la « victoire de Prométhée » :

« L'humanité remporte un triomphe inespéré en conquérant l'espace ; mais elle est perdue si on la persuade que ce triomphe la sauve, assure son bonheur, guérit ses maux, résout ses contradictions. »

Puis il insiste dans le même sens en disant :

« Nous irons plus loin que l'auteur : tremblons que ce triomphe ne précipite sa perte ! »

V

Coups de radar sur Vénus

Parmi les planètes voisines de la Terre, Vénus est l'une de celles qui nous intriguent le plus, avec Mars, du reste. Mais Vénus est enfouie derrière des nuages, si bien que l'on n'a aucune idée de sa topographie réelle. Les Russes ont bien envoyé dans sa direction un satellite, baptisé *Vénusik*, mais on l'a perdu de vue, et de contact, peu de temps après son départ, et cela malgré les instruments très perfectionnés dont il était porteur et qui auraient pu reprendre de l'activité pour nous, au contact de Vénus elle-même, autour du 20 mai. Rien n'en est venu jusqu'à nous : la tentative est manquée tout simplement. Par contre la revue *Scientific American* de mai 1961, dans la rubrique « Science et grand public », annonce, sous le titre « *Echo de Vénus* », que des échos immédiatement reconnaissables et parfaitement clairs par radar ont été obtenus de la planète Vénus, par la station de Goldstone Tracking, qui est à l'affût des renseignements venant des satellites, dans le désert Mojave. — Il faut, en effet, s'installer en plein désert, pour être à l'abri des rumeurs des villes. — Ces échos ont été perçus par une équipe sous la direction de Robertson Stevens et de Walton K. Victor dans la nuit du 10 mars, et furent répétés dans les nuits des 14 et 15 mars. Le signal de radar, aller et retour, prit *six minutes et demie*, alors que Vénus se trouvait à 56 millions de km. Nous dirons ce que signifient ici les chiffres, dans un instant.

Le contact par radar avec Vénus avait été obtenu, il y a trois ans, par l'Institut de Technologie du Massachussetts, mais alors l'écho fut si faible qu'il fallut un an d'analyse pour le discerner des bruits venant du cosmos et que perçoit la radioastronomie. En raison du succès de la récente expérimentation, le groupe de Goldstone espère pouvoir se servir du radar, pour savoir si Vénus tourne sur son axe. Des changements dans la fréquence du radar-signal pourraient indiquer aussi la vitesse de rotation de Vénus sur elle-même.

Mais revenons sur les chiffres donnés plus haut. Si l'écho du radar a mis six minutes et demie pour l'aller et retour, l'aller simple fut donc de 3 minutes et quart, soit environ 200 secondes. Cela représente une vitesse du radar par seconde de 280.000 km, tout à fait comparable à celle de la lumière, qui est de 300.000 km. Or, *Vénusik* lancé par les Russes, avait été prévu comme devant arriver autour du 20 mai, auprès de Vénus, après avoir été lancé le 12 février. Arrondissons les chiffres : il s'ensuit que le radar met trois minutes pour faire le parcours de ce satellite en trois mois. C'est à peu près le rapport entre la vitesse de nos vaisseaux soi-disant astronautiques et la vitesse de la lumière. En fait, ces vaisseaux astronautiques vont environ 37.500 fois plus lentement que la lumière et comme la plus proche étoile, que nous supposerons accompagnée d'une planète habitée, comme la nôtre, est à 4 années-lumière et un tiers d'année, de nous, il s'ensuit qu'il faudrait 150.000 ans, à la vitesse dont nous disposons, pour l'atteindre ! Concluons que nos voyages dans le cosmos sont condamnés au « rase-mottes » et, comme le faisait remarquer l'*Osservatore romano*, cité plus haut, les exploits de l'astronautique peuvent bien — et même certainement — élargir et enrichir notre vision de l'univers, mais nullement notre possession du cosmos, ni notre habitat humain ! Ce n'est qu'après notre mort, si nous en sommes dignes que Dieu même nous présentera les merveilles dont il est dit : *Cœli enarrant gloriam Dei !*

VI

Le centenaire de Ligugé

Nous revenons sur terre, avec l'article de Henri-Paul Eydoux, dans *Miroir de l'Histoire* de juin 1961, intitulé : « *Une découverte archéologique : Saint Martin à Ligugé.* »

Un jour de novembre 1952, François Eygun, directeur de la circonscription archéologique de Poitiers recevait un coup de téléphone de dom Jean Coquet, moine de l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé. C'était pour l'informer qu'en creusant des fondations pour une salle de cinéma, on avait mis au jour des vestiges antiques, ressemblant à des installations de chauffage.

Ligugé est un joli village du Poitou, au bord du Clain, à 9 km de Poitiers. Sa réputation lui vient du monastère fondé en ce lieu, en 361, par le plus populaire de nos saints : *Martin de Tours,* dont près de 500 communes ou hameaux portent le nom en France tandis que 4.000 églises paroissiales lui sont consacrées. Il y aura donc cette année même de grandes solennités pour célébrer le seizième centenaire de Ligugé. L'illustre abbaye, fermée comme les autres à la Révolution fut restaurée en 1853 par dom Guéranger, fermée de nouveau en 1901, et réoccupée en 1923. Jusqu'à ces derniers temps, les visiteurs étaient déçus de n'y trouver que si peu de vestiges antiques. Depuis la découverte fortuite de 1952, il n'en sera plus de même. On y a fait des fouilles et elles ont été couronnées de succès.

Faut-il rappeler qui était saint Martin ? Né en Pannonie (Hongrie actuelle), vers 317, il fut soldat, et en garnison à Amiens, vers 338. Ce fut là que se déroula l'épisode fameux du manteau coupé en deux pour vêtir un mendiant souffrant du froid. Notre article note que cela indiquait « pour le moins un soldat peu soucieux de son paquetage ». Martin fut aussi, ajoute-t-on, le patron des objecteurs de conscience, car il se fait mettre en congé à la veille d'un combat. Mais une fois rendu à la vie civile, il devient le disciple de saint Hilaire de Poitiers, et après diverses pérégrinations dans les pays du Danube et sur la côte ligure (île de Gallinaria), il revient auprès d'Hilaire, en 360, alors que ce grand évêque rentrait d'exil. Martin s'installe donc dans un ermitage aux portes de Poitiers. Il lui arrive des compagnons et il fonde, en 361, le monastère de Ligugé. C'est là qu'on viendra le prendre pour en faire un évêque de Tours, bien malgré lui, et en dépit de son apparence peu imposante. On lui reprochait, en effet, d'être « un homme de petite mine, mal vêtu et mal peigné ». Cela ne l'empêchera nullement du reste de se révéler un convertisseur inlassable, un pasteur d'âmes inégalé, un thaumaturge extraordinaire. Sans doute, la légende « en a ajouté » ! Mais nous avons sur lui des renseignements de tout premier ordre. Ils nous viennent d'un historien qui l'a connu, qui a écrit sa vie, de son temps ou presque : Sulpice Sévère.

Et qui était Sulpice Sévère ? Il a été très malmené, de nos jours, par un critique nommé Rabut, mais nous ne devons pas, semble-t-il, lui marchander notre confiance. Sulpice Sévère était un Bordelais. La perte de sa jeune femme l'avait détaché du monde. Il avait été avocat et fort distingué. Il nous a laissé, en dehors de sa Vie de saint Martin, d'un style plutôt populaire, des *Chroniques* écrites un peu plus tard — vers 403 — et qui sont d'un style élégant, imité de Salluste et de Tacite, qui ne passent pas pour des auteurs négligeables. Il n'est même pas impossible qu'il ait voulu, par ce travail soigné, répondre aux critiques que les puristes du temps avaient pu adresser à sa biographie de saint Martin.

Quoi qu'il en soit, né en 363, homme très cultivé et très fin, ami de saint Paulin de Nole, grand personnage du siècle, il renonça au barreau, par un « élan soudain » — *repentino impetu* — et il vint trouver Martin, à Tours. Pourquoi cette démarche ? C'est que Martin a une réputation immense et que tous le considèrent comme un Saint. C'est en 396 que Sulpice Sévère arrive à Tours et qu'il y est admis dans l'intimité du bon évêque. Celui-ci ne meurt que le 11 novembre 397. Sulpice Sévère l'a donc connu au moins un an entier. Et il a recueilli, de sa bouche ou de la bouche de son entourage, tout ce qu'il a entrepris de raconter. Son récit a été rédigé en grande partie du vivant de Martin et publié peu après sa mort. La *Vita Martini* fut du reste complétée, de la main même de Sulpice Sévère, en trois lettres : *ad Eusebium, — ad Aurelium diaconum — ad Bassulam parentem* (c'était sa propre belle-mère). Toutes trois, ces lettres parlent de saint Martin et les deux dernières concernent sa mort bienheureuse. Enfin deux « *Dialogues* » traitent de ses miracles, et veulent le comparer, pour cette raison, avec les thaumaturges des déserts d'Egypte, moines comme Martin l'avait été. Dans ces divers écrits, Sulpice Sévère a voulu enrichir sa *Vie de saint Martin.* Cette Vie eut un succès immédiat et général. D'après Sulpice Sévère lui-même, on se l'arrachait et il n'arrivait pas à en faire faire des copies assez vite ! Tous ceux qui ont écrit sur Martin après lui, et notamment Paulin de Périgueux, vers 470, et *Fortunat*, un siècle plus tard, ont copié ou résumé Sulpice Sévère. Quand notre article dit que la *Vie* fut publiée du vivant de Martin, il semble qu'il exagère un peu. Bardenhewer, le grand spécialiste de la patristique, estime que le *Vita Martini,* rédigée du vivant de Martin ne fut publiée qu'après sa mort et cela semble plus admissible.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Sulpice Sévère s'étend avec complaisance sur les miracles de son héros. Il est probable qu'il ne pouvait faire autrement, tant les témoins de la vie du saint évêque étaient affirmatifs. Parmi ces miracles, il en est un qui est plus éclatant que les autres et qui se serait passé à Ligugé même. Un jour que saint Martin rentrait d'une tournée apostolique, il trouve la communauté assemblée et en prières autour du corps d'un jeune moine, qui était mort sans avoir eu le temps de recevoir le baptême. Martin, très ému, fait sortir tout le monde, et, comme avait fait Elie dans l'Ancien Testament, il s'étend longuement sur le corps, jusqu'à ce qu'il soit revenu à la vie. Là-dessus, un critique moderne a accusé Sulpice Sévère de plagiat, sous prétexte qu'il avait attribué à Martin un miracle biblique. Et Rabut de proclamer : « Il est affligé de cette tare pathologique qu'est la mystification. »

Mais voici que se font les fouilles commencées en 1953. Après Rabut on disait que Martin n'avait probablement jamais séjourné à Ligugé, que les moines de ce lieu s'étaient parés de son nom dans la suite, parce que le nom était populaire. Mais les fouilles dirigées par dom Jean Coquet, avec l'aide des Américains dont les puissants outillages militaires lui ont été très utiles, ont mis à jour tout un ensemble de vestiges, attestant sans l'ombre d'un doute la présence de Martin en ce lieu, dans les conditions même indiquées par Sulpice Sévère. Dom Coquet, avant d'être moine, fut médecin. Il a apporté, dans son nouveau métier d'ar-

chéologue, toutes les qualités d'observation et de rigueur scientifique du médecin. Et il a réussi là des coups de maître. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ses découvertes. L'article que nous signalons les décrit exactement : nous nous bornerons à reproduire ses conclusions :

« Si vous allez à Ligugé, vous verrez toutes ces découvertes sur place et vous recevrez une passionnante leçon d'archéologie, remarquablement illustrée. »

Ce qu'il faut retenir, c'est que Sulpice Sévère, en tant que biographe de saint Martin, sort grandi par ces fouilles et que son autorité historique en est solidement confirmée, même si on peut dire de saint Martin, ce que nous disions récemment de saint Patrick : « Si seulement la moitié de ce qu'on rapporte de lui est vrai, cela suffit à sa gloire ! »

VII

Mechtilde de Magdebourg

Puisque nous sommes en l'excellente compagnie d'un saint, nous resterons dans une ambiance semblable, en lisant l'article d'Eric Colledge, dans *The Month* de juin 1961, avec ce titre *Mechtilde de Magdebourg.* On l'appelle souvent *sainte* Mechtilde, et on écrit aussi *Mathilde* (notamment dans l'*Encyclopedia cattolica*). Mais il faut reconnaître : 1° qu'elle n'a jamais été canonisée et 2° qu'elle n'a jamais été l'objet d'un culte public. Son nom est souvent joint à celui de sainte Gertrude la Grande. Elle vécut un temps, en effet, dans le monastère d'Helfta, où vivaient aussi non seulement sainte Gertrude, la mystique célèbre, mais aussi sa plus jeune sœur, Mechtilde de Hackeborn (qu'il ne faut pas confondre avec Mechtilde de Magdebourg, leur aînée de quelques années).

Celle-ci naquit autour de 1210, dans une région voisine de Magdebourg, où l'on parlait le bas-allemand. On situe sa mort autour de 1283. Il semble qu'elle appartenait à une famille distinguée, si l'on en juge par ses goûts, son style, ses connaissances. Pourtant elle ne savait pas le latin, bien qu'elle eût en mémoire quantité de textes bibliques en latin.

On ne tire de son ouvrage, dont nous allons parler, que peu de renseignements sur sa vie. Voici à peu près tout ce qu'on en sait : à l'âge de 12 ans, elle eut ses premières révélations au sujet de la présence de Dieu et de sa nature. Et ces révélations lui furent continuées pendant trente ans et plus, et cela tous les jours. Jeune encore, elle quitta sa famille pour venir à Magdebourg, et il semble qu'elle se soit jointe à une communauté de « Béguines », c'est-à-dire à un groupe de pieuses personnes vivant dans la pauvreté, la chasteté, la prière et les bonnes œuvres, bien que sans vœux de religion proprement dits. Vers le milieu de sa vie, elle entra dans une période très longue d'amère désolation et affliction.

Ce fut au cours de la période de désolation qu'elle reçut de Dieu l'ordre d'écrire ses expériences et de leur donner ce titre rare : *Ruisselante Lumière de mon Dieu dans tous les cœurs qui vivent sans fausseté.* On dit plus brièvement : *Ruisselante Lumière*, en allemand *Das fliessende Licht.* Cet ouvrage lui valut de nombreuses attaques de la part de ceux qu'elle nomme « mes Pharisiens », et dont certains l'accusaient d'hypocrisie et d'enthousiasme indiscret. D'autres allaient jusqu'à lui reprocher des erreurs voisines de l'hérésie. Elle en fut très affectée et retourna même quelque temps dans sa famille, pour se guérir de l'accablement physique et moral qu'elle en avait ressenti. Elle revint toutefois à Magdebourg et y vécut sous la direction d'un Dominicain, jusqu'au jour u, avancée en âge, elle se retira au couvent cistercien d'Helfta, où, comme nous l'avons dit, vivaient déjà Gertrude et sa sœur Mechtilde, non moins célèbres qu'elle par leurs visions et extases. Ayant atteint ses 80 ans, elle n'était plus qu'une vieille femme, aveugle et dolente, mais elle continuait à dicter des louanges à l'amour de Dieu et à exprimer son désir de mourir pour être enfin auprès de lui. Son genre rappelle beaucoup celui de sainte Brigitte de Suède, au siècle suivant. Aucun autographe n'a survécu d'elle.

Tout ce qu'elle avait écrit ou dicté à Magdebourg fut recueilli, en bas allemand, par son propre directeur, le Dominicain Henri de Halle. Le grand spécialiste actuel de Mechtilde, le professeur Hans Neumann, appelle son livre : « Le Journal d'une âme ». Cet ouvrage paraît avoir beaucoup circulé en bas-allemand, avant la mort de Mechtilde. Il comprend actuellement sept livres, dont six furent traduits en latin par les Dominicains de Magdebourg vers 1280. Cette version latine a bouleversé l'ordre des chapitres établi par Henri de Halle ; elle contient de nombreuses altérations du texte primitif, mais elle est indispensable pour reconstituer ce texte primitif qui a disparu. Il n'en reste que la traduction en haut-allemand, faite en 1343-1345, par les « Amis de Dieu » de Bâle, sous la direction d'Henri de Nördlingen. Il apparaît que Mechtilde écrivait ou dictait tantôt de la prose, tantôt de la poésie en prose, tantôt des vers.

Mechtilde paraît avoir adopté le genre de la « poésie courtoise », en usage alors et qu'en allemand on appelait *Minne*, un vieux mot qui signifiait amour et qu'on appliquait aux chants des troubadours. Au début du livre I, par exemple, on trouve un grave et charmant dialogue entre l'Amour et l'Ame. On dirait deux dames qui se saluent l'une l'autre, avec une politesse raffinée en se faisant des compliments réciproques. L'Ame dit par exemple : « Madame, bien des années vous avez fréquenté là-haut la grande Trinité, jusqu'à ce que vous ayez conquis Dieu et que vous l'ayez contraint d'habiter au sein de l'humble vierge Marie... ». Cette dernière était la fiancée du Cantique des Cantiques. C'est d'elle qu'il est dit que l'amour est fort comme la mort, qu'il est un feu inextinguible et un trésor que rien ne peut égaler. Mechtilde parle de cet amour avec enthousiasme. Elle décrit le ravissement en Dieu de l'âme. Dans ce ravissement, l'âme embrasse la Trinité. « Elle voit un Dieu, Un en trois personnes, elle reconnaît les trois personnes en un Dieu indivisé. » Mais Dieu parle à l'âme un langage que l'on ne parle pas dans la « cuisine terrestre ». Mechtilde se souvient ici sûrement du dialogue entre l'homme et son

âme, dans le *De Arrha Animæ* de Hugues de St-Victor.

Mais Mechtilde a des expressions qui dépassent parfois le langage prudent de la théologie courante, notamment quand elle dit : « Nul ne peut ou ne saurait connaître votre embrassement jusqu'à ce qu'il soit élevé au-dessus de lui-même et qu'ils *se soit anéanti.* » Cette annihilation a paru suspecte à certains. Le latin a cependant bien traduit : « *et ad nihilum redigatur* ». Ne soyons malgré tout pas surpris. C'est là un langage courant chez les grands mystiques d'alors comme la bienheureuse Hadewijch, dans son *Miroir des Ames simples* ou Julienne de Norwich. Au fond, cet anéantissement est tout simplement l'extrême pointe du « renoncement » à soi-même. C'est aussi l'équivalent du mot célèbre de S. Paul : « Je ne vis plus mais c'est Jésus qui vit en moi. »

Il est incontestable toutefois que Mechtilde développe déjà des idées qui seront reprises et amplifiées par maître Eckart et par Ruysbrœk. Elle semble même arriver aux confins du quiétisme, quand elle dit que, par l'amour, l'âme atteint à une similitude avec Dieu qui est « au-dessus des vertus », en sorte que l'âme ainsi déifiée ne peut plus pécher. Mais en y regardant de près on doit convenir qu'elle est loin du quiétisme. Cette hérésie en effet tend à placer l'âme aimante au-dessus des lois, en sorte qu'elle n'a plus à s'inquiéter du péché et peut se permettre tout ce qui lui plaira. Or jamais Mechtilde ne tombe dans de tels excès. Elle sait et elle dit que l'âme aimante doit être avant tout pure et brillante, dans l'oubli d'elle-même. Elle écrit que certains savants disent « que le péché est humain ». Mais elle déclare « que le péché est diabolique ».

Ce qu'il y a de plus beau, chez Mechtilde, c'est l'acceptation dans un sentiment d'abandon de la croix que Dieu lui envoya et qui dura une partie de sa vie. Cette croix, elle l'aime, elle veut l'aimer. Elle se rappelle que le Seigneur a dit qu'il « tournerait nos douleurs en joie ». Mechtilde est alors la poétesse d'un chagrin sanctifié, transfiguré et glorifié, qui est la plus haute offrande qu'on puisse présenter au divin Cœur de Jésus.

On s'attendrait ici à un exposé plus étendu de la dévotion au Cœur de Jésus, dont il est dit couramment que Mechtilde fut l'une des contemplatrices les plus pénétrantes. Mais l'article que nous analysons se borne à l'expression qu'on vient de voir. Il n'en reste pas moins que Mechtilde de Magdebourg, avec sa « *Ruisselante Lumière* », est l'une de nos mystiques médiévales les plus profondes.

VIII
L'invention de l'agriculture

S'il est une Révolution qui a transformé la vie humaine sur cette terre, c'est bien la « Révolution agricole ». Dans *Sciences et Avenir* de juin 1961, c'est Henri de Saint-Blanquat, qui nous en parle : *Le grand Départ de l'Humanité : l'Invention de l'Agriculture.*

Chose presque incroyable : pendant près d'un million d'années l'humanité primitive est soumise pour sa nourriture aux nécessités des autres animaux. L'homme ne vit que de ce qu'il trouve au jour le jour, de ce qu'il cueille ou tue. Son temps se passe à la chasse ou au ramassage. Probablement les hommes à la chasse et les femmes à la cueillette. Et par suite l'homme n'a pas de « domicile fixe ». Il n'est qu'un *prédateur* comme les autres bêtes. Mais voici qu'il découvre l'agriculture. Alors tout change. On ne sème et ne moissonne qu'une fois par an. Mais la récolte fournit des réserves qu'il suffit de stocker. L'homme aura donc du temps libre, il pense, il réfléchit, il calcule, il n'est plus le même homme qu'auparavant. De *prédateur*, il devient *producteur*. Les hommes se fixent au lieu où ils ont semé. Les villages naissent, la civilisation commence.

Et tous les progrès ultérieurs, qui se poursuivent sous nos yeux, deviennent possibles. Quand et où s'est opérée cette révolution ? Nous en avons déjà parlé ici même, en rappelant les recherches effectuées par l'*Oriental Institute* de l'Université de Chicago, dans les collines du nord-est de l'Irak, sur le site de Jarmo, sous la direction de Robert Braidwood, à partir de 1948.

Mais comment fut-on amené à fouiller en ce lieu que ne signalait aucun vestige de cité antique ? Tout simplement par l'examen des régions où, à l'état sauvage, croissent les variétés de céréales utilisables par l'agriculture primitive. Si les vastes plaines de la Mésopotamie devaient dans la suite devenir des terres à grand rendement, et connaître une civilisation primitive intense, ce n'était pas dans ces plaines que l'agriculture pouvait naître, parce que nulle plante cultivable n'y pousse spontanément. Les nombreuses recherches archéologiques faites dans le sens ici indiqué ont délimité les aires de croissance des céréales primitives : orge sauvage : *hordeum spontaneum,* du Turkestan au Maroc, — blé sauvage à gros grains ou épeautre : *triticum diccocoïdes,* sur les collines du pourtour de la Mésopotamie, collines de Zagros et du Taurus, voire montagnes de Galilée. — Une autre espèce sauvage de blé : *triticum œgilopodes* se trouve dans toute l'Asie mineure. (Sur le blé, cf. *Ami,* 1957, p. 652).

Si donc il n'a pas été possible jusqu'ici de déterminer le lieu précis de l'invention agricole, on en connaît du moins la « région », et c'est l'ensemble des hauteurs moyennes entre l'Iran et la Palestine, qui ont toutes les chances d'avoir été les ancêtres du fameux « Croissant fertile » actuel. Certes, les fouilleurs de ce genre spécial d'archéologie ne s'attendent pas à trouver des palais avec leurs ameublements et leurs trésors antiques. Ce qu'ils cherchent et trouvent ce sont des débris de cabanes primitives, des fragments d'ustensiles domestiques, des excréments fossiles, permettant de savoir ce qu'on mangeait (coprolithes).

Après les fouilles de Jarmo, dont nous avons parlé, les fouilleurs ont trouvé le site de Tepe Sarab, au printemps 1960, dans les collines de l'Iran, à 300 km de Jarmo. Mais ce ne sont pas les seuls sites examinés et déjà des conclusions peuvent être tirées.

Depuis le temps où les humains faisaient la *cueillette*, pour subsister — question de vie ou de mort pour eux — on peut croire qu'ils avaient acquis une étonnante connaissance des plantes. Les

graines des graminées, ces petits fruits balancés par le vent, sur les collines, ils les avaient goûtés comme tant d'autres produits spontanés du sol. Dans des clairières asez étendues, ils avaient pu en ramasser une telle quantité que pour eux c'était déjà une récolte. Et l'avantage de ces grains, c'est qu'ils se conservaient ! On les récolta donc, et pour cela on fabriqua — comme on savait le faire depuis longtemps — des outils *en pierre* que l'on peut regarder comme les premières faucilles. On a trouvé en effet dans de nombreux sites, des « faucilles » de cette sorte : à Karim-Shahir et M'lefaat, en Irak, à Tepe-Asiab en Iran, à Mallaha, en Palestine.

Toutefois ces trouvailles prouvent qu'on savait utiliser le blé sauvage mais *non pas* qu'on savait le *produire*. Par contre, le stade de la *production* était atteint sans l'ombre d'un doute à Jarmo et à Tepe Sarab. Les fouilles ont donné en grand nombre des grains de blé carbonisés, des « impressions » de grains dans l'argile, et leur quantité indique l'importance prise par ce secteur de l'alimentation. Selon Braidwood, cela démontre le stade avancé où l'on était parvenu dans la « domestication du blé ». Et surtout l'on a constaté l'existence d'un village avec des maisons aux murs d'argile, et plusieurs niveaux d'occupation. Un village pouvant abriter au moins 150 personnes. C'est donc que l'on s'est fixé, que l'on a renoncé au nomadisme, que l'on compte vivre sur place, et cela par la *production*, car il n'y avait pas d'autre moyen possible pour des sédentaires.

Braidwood écrit à ce sujet :

> « Les outils en silex taillé de Jarmo et de Tepe Sarab, qu'ils soient de taille normale ou microlithique, sont les descendants directs et peu éloignés de ceux qu'on trouve à Karim Shahir et dans des communautés plus anciennes. Mais les deux villages d'agriculteurs montrent un accroissement géométrique dans la variété du matériel. »

Et voici que les premières poteries apparaissent dans les niveaux supérieurs de Jarmo. Ce sont des pièces très simples, faites évidemment à la main et non au tour. L'argile y est mêlée à des débris végétaux. Seuls des sédentaires pouvaient fabriquer un matériel aussi fragile. Il en est de même pour ces statuettes d'animaux trouvées en si grand nombre à Jarmo comme à Tepe Sarab, ou cette « Vénus » trouvée et qui se réduit à l'expression de la « fécondité », la seule chose qui intéressât les primitifs. Il est à noter que les Aurignaciens et Magdaléniens avaient déjà inventé l'art — et quel art ! — environ 30.000 ans avant notre ère. Mais cet art s'était perdu et il recommence avec l'agriculture, pour ne plus disparaître. Comme d'autre part on a trouvé en ces sites une grande quantité d'outils en obsidienne, laquelle ne se trouve qu'en Arménie, à 300 km de là, on suppose que ces hommes avaient aussi inventé le commerce, ce qui conduit à admettre qu'il y avait des « surplus » à vendre et que ces paysans jouissaient d'une certaine aisance que le commerce leur permettait d'améliorer. La civilisation comme nous la comprenons pouvait prendre son essor.

Mais direz-vous, quand tout cela s'est-il produit ? Pour Jarmo, nous avons déjà indiqué le début du VII^e^ siècle avant l'ère. Le radiocarbone a, en effet, établi que le commencement de Jarmo remonte à environ 6.750 av. J.-C.

Il y a tout de même entre la cueillette des grains spontanés et l'idée de les semer systématiquement, et pour cela de cultiver la terre, de retourner le sol et d'y enfouir régulièrement les grains, un temps dont nous ignorons la longueur, et pendant lequel cette idée-mère a jailli dans quelque cerveau de paysan. Sans doute les grains auparavant tombaient au hasard çà et là et on remarquait qu'ils poussaient aux lieux où ils tombaient. Ce fut là une invitation directe au génie inventif. Mais ce génie était le propre de l'homme, peut-être de quelques-uns seulement que tous les autres imitaient. Gabriel Tarde en effet divisait les hommes en deux espèces : les *inventeurs* et les *imitateurs* et ces deux espèces existent toujours.

Autre point très important : les premiers grains étaient grossiers. Mais à peu à peu le travail humain les a améliorés. Il y a eu des progrès constants et du reste insensibles dans la vie agricole. Et tout cela a pris du temps, car on a constaté que *pendant au moins deux mille ans*, dans les villages déjà adonnés à l'agriculture naissante, les activités « prédatrices », c'est-à-dire la chasse, la pêche, la cueillette des fruits sauvages, continuent à tenir beaucoup de place. N'oublions pas de signaler que la domestication des animaux s'est faite aussi peu à peu par les paysans. Ils eurent d'abord des chiens, des moutons, des chèvres. Mais on n'osa pas tout de suite dresser des bovins trop redoutables. Il est probable que ce sont des « petits » qu'on a peu à peu élevés et dressés. Tout cela du reste s'est fait lentement, tranquillement, par avances successives, inaperçues de la plupart.

Et l'agriculture va passer vers l'Europe occidentale par deux voies : par terre, en traversant les Balkans et en remontant le Danube ; par mer, le long des côtes méditerranéennes. Les hommes du mésolithique avaient pratiqué la pêche, donc aussi le canotage. Par de petits canots, le long des terres, l'agriculture se propage et ce qui le prouve c'est que dans les îles un peu écartées des côtes, comme la Corse et la Sardaigne, elle ne s'introduit pas.

Quand on parle de *sédentarisme* pour les paysans d'alors, il faut s'entendre. Les fouilles faites en Hongrie, Autriche, Tchécoslovaquie, Allemagne, etc. ont démontré que l'on restait peu de temps dans le même site, quelques années seulement, après quoi on allait plus loin. Voici donc des émigrants arrivant dans une forêt. On choisissait un lieu favorable, on éliminait les arbres, à la hache et au moyen du feu, et on bâtissait son village, mais dès que les champs s'épuisaient — car on ne savait pas maintenir leur fertilité — on allait ailleurs. C'est encore ainsi que les choses se passent en certaines régions d'Afrique ou de l'Amazone. Il viendra un temps, où la densité de la population ne permettra plus de changer de domicile si aisément, alors l'agriculture devra faire de nouveaux progrès. Et elle les fera !

IX

Le centenaire de l'unité italienne

Ce fut le 17 mars 1861, que Victor-Emmanuel II fut proclamé roi d'Italie. Ce n'était pas encore

tout à fait l'unité italienne, car il restait une très grosse question à résoudre : la *question romaine.* C'était cependant un pas très important vers cette unité. Dans toute l'Italie, des fêtes ont été organisées pour célébrer ce centenaire. Il ne semble pas que l'enthousiasme y ait été très contagieux. Carlo Trabucco dans *Orizzonti* du 7 mai 1961, dit son désenchantement sous le titre « *Unité italienne, style* 1961 ». Il déplore que les jeunes ne s'intéressent que fort peu à ce que firent leurs grands-pères. Ce qui occupe leurs esprits, c'est le cinéma, le sport, le moyen de faire fortune, si possible. On ignore tout, paraît-il, chez les jeunes de ce qui s'est passé entre 1940 et 1960, et c'est d'hier. A plus forte raison, ignore-t-on ce qui a bien pu se passer entre 1859 et 1861 !

Dans la *Civiltà cattolica* du 15 avril 1961, le P. S. Lener, S. J. intitule un bel article : *Processus historico-juridique de la formation de l'unité italienne.* Mais son étude, rigoureuse, abstraite et profonde, est difficile à résumer. Nous essaierons cependant de l'adapter à nos connaissances de la question.

Il existait, en dépit de la division de l'Italie en huit ou neuf Etats distincts, un *sentiment de l'unité italienne.* Notre auteur ne le fait pas remonter au mot célèbre de Jules II : « *Fuori i barbari ! — Hors d'ici, les barbares !* » mais il estime que l'*italianité* fut tout de même à la base du fameux *Risorgimento.* On se sentait Italien du nord au sud, du royaume sarde au royaume des Deux-Siciles. Mais il restait un esprit « municipal », comme devait dire Cavour, c'est-à-dire un esprit de « capitale » régionale, jalouse de garder son titre de capitale. Un habitant de Turin, de Milan, de Venise, de Florence, de Rome, de Naples, se sentait Italien certes, mais restait attaché à sa Cité. Réaliser l'unité autour d'une seule capitale, avec un seul gouvernement, autour d'une seule monarchie ou en formant une seule République, c'était autre chose. En ce sens, dit le P. Lener, « l'idéal unitaire, dans sa plus élémentaire et générique représentation, ne fut pas, pour les Italiens, une nouveauté du XIX[e] siècle. » Mais faire passer cet idéal à la réalité, tel fut le problème à résoudre.

Si l'on essaye de se placer au-dessus de la poussière des faits, il semble que trois grands noms ici sont à retenir : *Gioberti, Mazzini, Cavour.* Tous trois résument leur idéal en trois mots : *liberté, unité, indépendance.* Mais sous ces trois mots, ils mettent des choses très différentes. Gioberti, c'est le *néo-guelfisme,* et ce sera, durant une brève période, le rêve de tous ; — *Mazzini,* c'est la *Révolution,* la République, l'entrée dans une ère nouvelle non seulement de l'Italie, mais de l'Eglise, de la religion chrétienne, de la religion tout court et de la civilisation universelle ; — Cavour enfin, c'est l'adroite confiscation de toutes ces ambitions au profit de la dynastie de Savoie, c'est ce que certains journaux italiens et notamment la *Civiltà cattolica* de 1860, appelleront la « *piémontisation* » ou la « *sardisation* » de l'Italie.

Gioberti n'aura pas vécu assez longtemps pour voir cette unité tant désirée se faire, non comme il l'avait d'abord rêvé, mais comme il désirait de la voir, quand il déclara avoir été déçu par la « trahison » du pape Pie IX, qui ne s'était pas prêté à son plan. Mazzini, lui, verra l'unité italienne, mais il aura la plus grande peine à l'accepter comme elle se fit. Il s'inclinera avec plus de réluctance encore que le grand aventurier Garibaldi, que Cavour sut si bien, comme nous dirions aujourd'hui, « mettre en boîte ».

Que voulait donc Gioberti ?

Né en 1801, à Turin, il fut ordonné prêtre en 1825. Avide de lectures, son esprit est d'abord flottant. Il semble bien qu'il ait perdu la foi pour passer au simple déisme. Il rêve de réformes politiques, religieuses, sociales, et s'il ne s'inscrit pas au mouvement *Jeune Italie* créé par Mazzini, il appartient à une société secrète, probablement d'inspiration carbonariste, si bien qu'il est arrêté en 1833, fait quatre mois de prison, puis est envoyé en exil. Il se réfugie à Paris (octobre 1833 - décembre 1834), puis à Bruxelles, où il restera jusqu'en 1845, en qualité de professeur à l'Institut Gaggia. Il publie alors ses premiers ouvrages, qui sonnent pleinement catholiques, car il y combat le second Lamennais et les théories éclectiques de Victor Cousin. Mais son ouvrage principal, celui qui fait de lui du coup un « héros national » c'est son célèbre : *Del primato morale e civile degli Italiani* (2 vol., Bruxelles, 1843). Sa thèse est grandiose mais grandiloquente. Il place les Italiens, par leur passé, par leur religion, par leur esprit, au-dessus de tous les peuples. Et partant de cette supériorité italienne, il appelle son peuple à l'unité. Cette unité ne sera que le prélude de l'unité humaine ! Au centre, il y aura la papauté, car l'unité universelle ne peut se faire que par le triomphe du catholicisme. Pour lui, l'Italie est au centre de l'histoire idéale éternelle de l'humanité. Dans son programme, qu'on appelle le néo-guelfisme, l'unité italienne doit se réaliser autour du pape, par l'union des Etats sans révolution, sans trouble, par des voies libérales, modérées, réalistes, éducatives, opposées aux intrigues révolutionnaires des Mazziniens.

On sait la suite : Gioberti, du jour au lendemain devient illustre. Il rentre en Italie. Il est reçu en triomphe. On le jette dans la politique. Il devient ministre et même président du Conseil. Mais il se brouille avec tout le monde, par le caractère visionnaire de ses desseins et de sa politique. Finalement, il devra démissionner, quitter de nouveau l'Italie, et venir mourir à Paris, en 1852, probablement dans une sorte d'incroyance panthéistique, qu'il appelle lui-même « l'ontologisme ». Il s'était aliéné les jésuites par son ouvrage en 5 volumes : *Le jésuite moderne* (Lausanne, 1846-1847), et toutes ses œuvres furent mises à l'Index. Il reste qu'il a imprimé au *Risorgimento* une impulsion dont Cavour devait profiter peu après et qui aboutirait à l'unité italienne sous la maison de Savoie.

Mazzini, lui, est un homme beaucoup plus agressif. Né en 1805, à Gênes, il sera l'éternel conspirateur, presque toujours en exil, sacrifiant à son idéal ses forces, sa santé, son bien-être, échouant dans presque toutes ses tentatives, triomphant seulement de façon très passagère, en qualité de « triumvir romain » en 1849. On ne peut lui refuser d'avoir voulu de toutes ses forces l'unité

italienne. Pourtant quand il la vit réalisée par Cavour sur une formule tout autre que la sienne, il eut une répugnance énorme à l'accepter. Ce fut au cours d'un voyage clandestin en Italie qu'il mourut subitement à Pise, en 1872. Perpétuel agitateur, déiste ayant abandonné sa foi chrétienne pour une religion qu'il estimait plus « moderne », il avait révélé la plus grande incapacité dans le domaine de l'organisation pratique.

Ce fut dans ce domaine au contraire que triompha Cavour (1810-1861). On le met au niveau d'un Bismarck. Est-ce lui faire honneur ? C'est le situer au plan des grands « réalistes » et « réalisateurs » de l'histoire. Ce fut lui qui fonda en 1847, avec César Balbo, le journal *Il Risorgimento.*

Il arrive, par de rapides étapes, au pouvoir. Il dirige son pays, en maître, à partir de 1852. Son idée fondamentale, une idée réaliste très différente de celles de Gioberti et de Mazzini, est la suivante : faire du Piémont : 1° *une puissance européenne ;* 2° *la puissance unificatrice de l'Italie.*

On voit la nouveauté de l'entreprise. Gioberti et Mazzini passaient de l'unité italienne à l'importance européenne, et lui de l'importance européenne à l'unité italienne. C'est pour cela qu'il se faufila dans les grandes puissances en participant à la guerre de Crimée, qu'il eut à Plombières une entrevue célèbre avec Napoléon III, qu'il obtint de lui la guerre à l'Autriche, en 1859, et qu'il fut ensuite à même de gagner, morceau par morceau, toute l'Italie, bien qu'il soit mort avant la solution de la « question romaine » que nous retrouverons plus tard, peut-être, encore en compagnie du Père Lener, dans la *Civiltà cattolica.*

X

Russie et Chine

Il est très souvent question dans les journaux, dans les revues, ou à la radio, des dissentiments qui s'insinuent entre la Russie communiste et la Chine ultra-communiste. La première serait pour la co-existence pacifique, sous prétexte que le temps travaille pour le communisme et qu'il n'y a pas de nécessité dans ces conditions de s'exposer à un conflit qui ne saurait être que mortel pour tout le monde. La Chine au contraire ne rêve que d'être assez puissante pour se jeter dans la grande aventure d'une guerre qui lui donnerait l'empire du monde. Qu'en est-il en réalité, c'est ce que Henri Jomin veut nous dire, dans la *Revue de l'Action populaire* de juin 1961, sous le titre : *l'U.R.S.S. et la Chine.*

Il semble bien certain que M. K. en Russie a voulu orienter son pays dans une voie différente de celle de Staline. Pour lui, avant tout ce qui importe c'est l'évolution économique et sociale de son peuple, c'est l'élévation du niveau de vie. Et pour cela, il faut la paix, et pour la paix, la coexistence pacifique. La Russie terriblement saignée par la dernière guerre connaît une crise de main-d'œuvre. Donc, il faut réduire les effectifs de l'armée, réduire par suite les dépenses militaires. Pour cela, entrer en contact avec les puissances occidentales, multiplier les conférences au sommet, éliminer la guerre froide.

Ce fut ce qu'il fit comprendre lors de son voyage à Pékin, à la suite de son voyage aux U.S.A. en 1959. Le 1er octobre, il y eut, en son honneur, à Pékin, un banquet de 5.000 couverts. Il y proclama ses intentions pacifiques :

« La question actuelle, dit-il, est : ou bien la coexistence pacifique, ou la guerre avec ses conséquences catastrophiques. »

Pour lui, il optait pour la première hypothèse. Et jusqu'à son départ il ne cessa de soutenir la cause de la paix. De sa part c'était d'autant plus méritoire qu'il savait les Chinois d'un avis tout opposé. Ils soutenaient, eux, dans leurs journaux, que les « révisionnistes modernes » exagéraient les dangers de la guerre, parce qu'ils cédaient au « chantage d'une guerre nucléaire ». Et par ce mot *révisionniste,* qui sonne, en pays communiste, comme une injure, comme une apostasie, un reniement, c'était bien la Russie qui était visée. De fait la Russie, avec ses grands centres industriels et urbains, a tout à craindre d'une guerre nucléaire, alors que l'immense Chine, pays agricole, où les industries sont disséminées sur des millions de km², n'offre guère de cibles pour les armes nucléaires.

Pourtant M. K., le 5 mai 1960, sabotait la conférence au sommet, en prenant pour prétexte le vol de l'U2. Un peu après il se livrait à de violentes attaques contre M. H., aux Nations-Unies. N'était-ce pas une contradiction dans sa ligne politique ? Il faut bien admettre que M. K. n'a pas une situation de tout repos, que tout le monde n'est pas de son avis en Russie même, et qu'il lui faut, de temps en temps, donner des coups de boutoir pour faire la preuve de son communisme bon teint.

En y regardant de près, on a l'impression qu'entre Pékin et Moscou se livre une petite guerre à coups d'épingles. Lequel des deux partenaires excelle le plus en ces roueries subtiles que nous appelons des « chinoiseries » ? Il est possible tout de même que ce soient les Chinois.

Par exemple, s'ils envoient des compliments à leurs « amis » russes, à la suite du voyage de M. K. à Pékin, ils les enverront avec plus d'un mois de retard, le 6 novembre 1959. Autre exemple : Radio-Moscou annonce, le 28 janvier 1960, qu'une conférence va réunir à Moscou les dirigeants des Démocraties populaires. La Corée du nord et la Mongolie extérieure ont été invitées à y envoyer des observateurs.

Le 3 février on apprenait que la Chine avait décidé d'envoyer, elle aussi, des observateurs. Mais Radio-Moscou précisait alors que Coréens et Mongols n'assistaient à la conférence que « sur leur demande », ce qui était une excuse pour n'avoir pas invité la Chine. A la conférence même, les Puissances de Varsovie firent une déclaration modérée, excluant la guerre comme moyen de résoudre les conflits internationaux. Mais le chef des observateurs chinois, K'ang Sheng, faisait une sortie violente contre l'impérialisme des Etats-Unis, et déclarait qu'aucun accord international ne serait reconnu par son pays s'il n'avait pas été conclu et signé par lui. C'était refuser d'être représenté par le « grand frère russe » dans les grandes ins-

tances internationales. Or, les Etats communistes européens ne mentionnèrent pas ce discours, qui fut au contraire publié par l'agence Chine nouvelle, le jour même qu'il était prononcé. Ce sont là de minces détails, mais c'est justement ce que nous avons appelé des « chinoiseries » entre les grands « amis » : Russie et Chine.

De nombreux indices de ce genre démontrent que M. K. n'est pas « persona grata » en Chine. Il a déboulonné Staline, il se réfère volontiers à Lénine mais en disant que Lénine parlerait actuellement autrement qu'il ne faisait dans une situation générale toute différente. Et pourtant la Chine ne peut pas se séparer de la Russie. Elle en a besoin et elle attend d'elle une aide technique indispensable et des crédits. Elle constate avec dépit que M. K. est plus généreux envers l'Inde, pays neutraliste, qu'envers elle, pays communiste. Et l'Inde est mal vue en Chine, en raison de contestations de frontières.

On sait que la Chine s'est lancée depuis l'été 1958, dans la grande affaire des « Communes populaires ». Or, Moscou ne fait que très rarement allusion à ces « Communes » auxquels la Chine attache une si grande importance. Parlant aux paysans polonais, le 18 juillet 1959, M. K. déclarait qu'on avait essayé de ce genre de communes en Russie, mais que « rien ne sortit de bon de communes de ce genre ». Voilà qui ne pouvait plaire à Mao !

En guise de conclusion, peut-on s'attendre à une séparation entre les deux commères, Russie et Chine ? Certainement pas, mais il est non moins sûr que Pékin serait heureux de renverser M. K. et de le remplacer en Russie par un homme dont les idées seraient dans l'ancienne ligne, celle de Staline.

M. K. le sait, et il manœuvre en conséquence. Il a pour lui son peuple, qui est heureux de respirer un peu plus librement et de jouir du « beurre » qu'il étend sur le marxisme. Et le temps poursuit sa marche. Il a fait évoluer la Russie, espérons qu'il fera aussi évoluer la Chine dans un sens favorable à la paix du monde. Pour l'instant l'ennemi N° 1 de la paix, c'est Pékin et non pas Moscou.

XI

Le P. Doncœur

Sous le titre « *Le P. Doncœur nous a quittés* », le P. J. Rimaud lui rend hommage dans les *Etudes* de juin 1961. A notre tour, apportons-lui le témoignage de notre reconnaissance pour son action parmi nous.

Il était né à Nantes, le 6 septembre 1880. Après ses études au collège St-Joseph de Reims, il entra au noviciat des PP. Jésuites, à Saint-Acheul, dans Amiens, le 8 octobre 1898. Il suivit les cours de philosophie à Jersey et de théologie à Enghien (Belgique). Mais la guerre éclate en 1914. Il était alors prêtre depuis deux ans. Il est aumônier aux armées, puis blessé, prisonnier et se signale partout par son dévouement et son courage. Après la guerre, il entre aux *Etudes*, comme rédacteur, mais il ajoute à ses travaux littéraires l'apostolat auprès des jeunes, surtout dans le cadre du scoutisme et auprès des « routiers ». Il a écrit beaucoup, s'est attaché principalement à Jeanne d'Arc et à son culte. Il fonde et dirige les *Cahiers du Cercle sainte Jehanne*. Le moment le plus éclatant de sa carrière fut la campagne du « *Nous ne partirons pas !* » déclanchée en 1924, lorsque le gouvernement d'alors afficha la prétention d'appliquer les lois contre les congrégations. Son article dans l'Almanach du Combattant, sous le titre que nous venons de dire : « Nous ne partirons pas ! » sonna comme un coup de clairon. Par la parole ensuite et par la plume, le P. Doncœur anima le monde catholique français à la résistance aux injustes lois d'exception frappant les religieux et religieuses. Il devint aussi l'aumônier de l'Union catholique du Cinéma.

Il est trop tôt pour mesurer l'énorme influence qu'il a eue dans l'histoire religieuse de France, au lendemain de la première Guerre. Le P. de la Brière, « qui affectionnait les épithètes homériques », nous dit le P. Rimaud, l'appelait volontiers « l'héroïque Paul Doncœur ». Un autre de ses amis disait « qu'il n'était jamais revenu de Verdun ».

Il était taillé pour le rôle qui lui échut. Du héros, note le P. Rimaud, « il... avait le masque, ces traits rudes, sans grâce, sévères, dont l'éclat des yeux et le sourire très bon atténuaient mais n'effaçaient pas l'austérité. Il en avait l'allure. Il en avait le caractère. »

C'était certes un homme de pensée, mais encore plus un homme d'action, prompt aux initiatives, étranger aux hésitations et aux craintes. Si l'on situe l'humilité dans la neutralité des attitudes et la prudence des gestes, il n'était pas humble.

> « Certains, dit notre article, l'ont trouvé parfois distant, cassant, difficile à aborder, abrupt dans ses jugements, intimidant par ses silences. »

Mais il n'était à aucun degré ce qu'on appelle un homme « glorieux ». Aucune vanterie, aucun mouvement de retour sur lui-même et sur les succès de ses interventions.

Du point de vue plus strictement religieux, le P. Doncœur était un liturgiste distingué. Il était à ce titre, si l'on peut dire, « ennemi des saints », coupables d'empiéter sur les humbles féries. Mais sans souci de la contradiction, il avait au contraire de grandes dévotions envers certains saints. Au premier rang, sans doute, il plaçait la Sainte Vierge, et pourtant il semble que « son attitude ait été de vénération plus que de tendresse ». Mais il était fier de porter le nom de Paul, car il admirait « l'apôtre inconfusible et inlassable, portant l'Evangile au péril des hommes, des routes et de la mer, contredit, battu, emprisonné, qui avait connu la pauvreté, la fatigue et la faim ». Pour un grand ami des « Routiers », saint Paul était le grand modèle à suivre. Pourtant, au-dessus des écrits de S. Paul, il se nourrissait des Evangiles, surtout de celui de S. Jean. Autres dévotions aux saints chez lui : envers S. Ignace, son père en Dieu et l'auteur des *Exercices*, le Curé d'Ars, et, nous l'avons dit, Jeanne d'Arc, qui était « la dévotion de son cœur ». Ajoutons à ceux-là saint Jean-Baptiste, saint François d'Assise, le roi saint Louis, Angèle de Foligno.

Mais quel fut son « message » à lui ?

« On peut, je crois, répond le P. Rimaud, le résumer dans le titre de son livre sur saint Ignace : « L'Honneur et Service de Dieu ». En insistant sur le premier mot : honneur. »

C'était de là que venait sa dévotion à la liturgie, dévotion que certains prétendent être relativement rare chez les jésuites. Il voulait que la liturgie fût « digne de Dieu », qu'elle nourrît les chrétiens en leur inculquant le sens du sacré. L'un de ses livres avait pour titre : « *Retours en chrétienté* ». Il souffrait de voir les pratiques religieuses devenues des cérémonies d'usage, des rites sans mystère, parfois même des prétextes à la vanité mondaine.

Il avait un culte particulier pour le baptême.

« Plus d'une fois, il est arrivé, qu'en le voyant baptiser, l'un ou l'autre de ceux qui l'entouraient ait eu le sentiment d'ouvrir des yeux nouveaux sur la naissance de l'enfant à la vie surnaturelle. »

Croire au baptême, vivre son baptême, voilà ce qu'il demandait aux jeunes dont il était l'apôtre. Mais ces jeunes, en grandissant, voyaient apparaître devant eux le « mariage chrétien ». Leur mariage devenait alors le souci du P. Doncœur, et il trouvait dans la doctrine du sacrement, dans le mystère renouvelant celui du Christ et de son Eglise, dans la grandeur de l'amour, dans la majesté de la paternité, des thèmes à développer à ses scouts et à ses routiers.

Il se préoccupait intensément aussi du sacrement de l'Ordre, du recrutement sacerdotal, car il voyait à quel point le prêtre est nécessaire à la société moderne. Il s'indignait parfois du petit nombre des vocations, même parmi le grand nombre des foyers chrétiens. Et il estimait que ce paradoxe avait pour raison profonde le fait que « l'atmosphère familiale ne réagit pas contre l'ambiance de vie facile », car, ajoutait-il, « la vie sacerdotale essentiellement sacrificielle, ne peut être envisagée si le cœur de l'enfant n'est pas, depuis toujours, ouvert au sacrifice ».

Le P. Doncœur avait les dons d'un chef, d'un entraîneur, d'un éducateur. Et il le devait à la solidité, à la vigueur, à la résolution de son caractère. C'était un prêtre, c'était un religieux, mais c'était d'abord ou en même temps un homme. « Il est mort sans être las de vivre. » Il avait de soudaines et quotidiennes découvertes. Le P. Rimaud ne nous cache pas cependant que ses « trouvailles » étaient parfois outrancières ou originales, qu'il prit même des libertés liturgiques hasardeuses, bien que ce fût son fief préféré, et même qu'il lui est arrivé de brouiller quelque peu « le sens du sacré », qui lui tenait tant au cœur. Sur ses vieux jours, il était devenu non seulement paternel, mais, si l'on peut dire, « grand-paternel ».

Ce fut une belle figure de notre temps.

XII
Jean Guitton

Au moment où nous achevions la rédaction de cette Causerie, la radio et les journaux nous apprenaient l'élection de M. Jean Guitton à l'Académie française, et nous ne résistons pas au plaisir de lui offrir nos chaleureuses félicitations. Jean Guitton est de ceux qu'on admire et qu'on aime. Il naquit à Saint-Etienne, en 1901. Il dit volontiers qu'il « doit tout » à sa mère. Elle lui fit lire les Evangiles, la plus riche des nourritures, mais aussi des auteurs aussi divers que Vigny, Joubert, Newman. Il a 19 ans quand il entre à Normale supérieure. Il songeait alors aux lettres, mais il est orienté vers la philosophie, par Jacques Chevalier et Léon Brunschwig. Agrégé en 1923, il sera docteur, en 1933, avec une thèse sur *Le Temps et l'Eternité chez Plotin et S. Augustin*. Il a enseigné la philosophie à Troyes, Moulins, Lyon, puis à l'Université de Montpellier. Déjà il se tourne vers ce qu'il nomme « la critique de la critique ». L'Académie lui avait décerné, en 1954, le Grand Prix de Littérature. Ses deux derniers ouvrages, consacrés à la critique de la critique, dans la vie de Jésus, puis dans celle de Jeanne d'Arc, nous offrent des modèles de discussion intelligente et bien conduite. M. Jean Guitton est « une tête bien faite » Il est aussi un grand chrétien, ce qui, sûrement, réjouit le cœur de Dieu... et le nôtre !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Jean de la Croix BOUTON. — **Bibliographie bernardine, 1891-1957** (Commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux, 5). — In-8, XIV-167 p., 15 NF. — Paris, Lethielleux, 1958.

L'immense travail d'érudition de Janauschek en sa *Bibliographia Bernardina*, parue en 1891, demandait depuis longtemps à être continué et tenu à jour. Depuis la fin du XIX[e] siècle, d'ailleurs, les études bernardines s'étaient multipliées d'une façon tellement prodigieuse qu'un tel répertoire, en même temps qu'il s'imposait comme une nécessité absolue, devenait de plus en plus difficile à entreprendre.

Nous accueillons donc comme une excellente aubaine, la parution de la présente *Bibliographie bernardine*, qui prolonge l'œuvre de Janauschek jusqu'à l'année 1957 inclusivement. « Prolonger » ne dit pas tout, puisque certaines lacunes de Janauschek — à la vérité très rares — ont été comblées à l'occasion de ce nouveau répertoire.

Tous les médiévistes et les historiens des doctrines, tous les amis de saint Bernard, vont avoir en main un instrument de travail que l'on peut considérer comme à peu près parfait. D'une part, en effet, les titres des textes ou études recensés se suivent dans l'ordre de leur parution avec un numéro d'ordre qui facilite beaucoup les recherches ; avec une cote de valeur (A B C D E) qui permet de situer immédiatement tel ouvrage en sa catégorie (du scientifique à la vulgarisation) ; avec, de surcroît, les principales recensions le concernant, ce qui est vraiment excellent ; avec, enfin, le cas échéant, des renseignements supplémentaires. D'autre part plusieurs tables diverses : auteurs, noms de lieux, sujets traités, permettent l'utilisation facile de l'ensemble.

Ce n'était pas une mince affaire que de rassembler 1072 travaux et davantage concernant saint Bernard, sans compter une somme incalculable de références

annexes. Un vrai travail de bénédictin. La cheville ouvrière en a été le P. Jean de la Croix Bouton, moine cistercien de l'abbaye d'Aiguebelle et secrétaire de la commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux. Mais comment un seul homme aurait-il suffi à la tâche sur le plan primordial de la recherche et du contrôle des documents ? Il y fallait une équipe.

Aussi bien, avec une loyauté intellectuelle et une modestie qui l'honorent, le P. J. Bouton a su nous dire les noms de ceux qui l'ont aidé. Nous sommes, quant à nous, particulièrement sensibles à la mention qu'il a bien voulu faire du catalogue que nous avions établi nous-mêmes de la *Littérature bernardine de* 1934 *à* 1951, dans le cadre de la *Bibliographie lingonne* que publie périodiquement dans son bulletin la *Société historique et archéologique de Langres.* Car le diocèse de Langres incluait, au XII^{e} siècle, comme chacun sait ou peut le savoir, Dijon et Fontaines, Châtillon-sur-Seine et Clairvaux et c'est ainsi que saint Bernard lui appartint de sa naissance à sa mort : voilà qui explique pourquoi notre histoire régionale ne pouvait rester indifférente à la littérature bernardine. Ce faisant, nous nous sentons très fiers d'avoir pu apporter notre pierre à l'œuvre d'érudition du P. Jean de la Croix.

Le soin que celui-ci apporta à l'élaboration de sa tâche a réduit au minimum l'inévitable liste des *addenda* et des *corrigenda.* A l'article *Corrigenda,* nous ne verrions à ajouter que quelques vétilles ; par ex. : le titre « index géographique », qui figure en haut des pages 157-161, empiète indûment sur l'index bernardin ; l'indication du tome donnée au n° 433, est à rectifier : CXCV et non CXCX. Nous sommes confus, d'autre part, de la confiance que nous a témoignée l'auteur jusque dans les imperfections de notre *Littérature bernardine* : il est bien sûr que, si nous avions à la refaire, et tout en gardant le même souci de faire bref, nous rendrions par exemple à ses propres auteurs, M^{lle} Foreville et M. Rousset, le tome IX de *l'Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin signalé au n° 551. A noter ici que saint Bernard est étudié à travers le livre entier et non seulement au chapitre I^{er}.

Nous nous arrêterons aussi quelque peu à l'article *Addenda.* L'auteur n'ayant pas voulu, d'entrée de jeu, incorporer à son répertoire « certains ouvrages importants pour l'histoire ou la spiritualité du XII^{e} siècle mais dans lesquels saint Bernard n'occupait qu'une place de second ordre », nous en prenons acte et ne le chicanerons pas là-dessus comme sur un oubli, mais nous dirons notre regret ; car enfin, si de simples articles de journaux sans intérêt autre que de circonstance, trouvaient (à juste titre) grâce à ses yeux, à combien plus forte raison eût-il été bon de consigner dans un répertoire comme celui-ci les ouvrages de fond qui faisaient un place honorable à l'abbé de Clairvaux et parfois projetaient sur lui d'utiles clartés. Le souci de « ne pas trop allonger la bibliographie » (que nous avons eu nous aussi en son temps) passait, nous semble-t-il, bien après celui de faire œuvre utile aux chercheurs ; le problème, évidemment, restant de fixer des limites à ces indications.

D'oubli, nous pourrions en relever un, à la vérité très mineur, puisque il s'agit de notre thèse sur *La dévotion à l'humanité du Christ dans la spiritualité de saint Bernard* (Lyon, 1928), dont trois chapitres parurent ensuite dans la *Vie Spirituelle* en 1930 (Répertoire n^{os} 347-349). Sans doute cette étude ne fut-elle que ronéotypée (comme, d'ailleurs l'ouvrage consigné sous le n° 634, si nous nous fions à l'exemplaire que nous avons en mains), mais nous nous permettons d'en parler parce que plusieurs bibliothèques cisterciennes ou autres en possèdent un exemplaire et que certains auteurs, dans la suite, nous firent parfois l'honneur de s'en inspirer quelque peu. Quant au double travail de Pierre Courcelle, *Tradition néo-platonicienne et tradition chrétienne de la « Région de dissemblance »* et *Répertoire des textes relatifs à la « Région de dissemblance » jusqu'au XIV^{e} siècle* paru dans les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age,* 1957, p. 5-23 et 24-33, il manque beaucoup dans un répertoire comme celui-ci ; mais peut-être cette absence n'est-elle pas imputable à un oubli, si la revue en question a paru avec un trop grand retard. A propos de ce travail, nous nous demandons bien pourquoi notre petite note *Pour la fiche « Regio dissimilitudinis »* est consignée en annexe à une étude de M. Gilson (n° 591) : elle en faisait état, bien sûr, mais pas plus que de certaines autres et elle apportait aussi des éléments nouveaux.

Nous nous excusons de tous ces détails, pourtant réduits à un choix succinct. Ils veulent être à leur manière la preuve de l'intérêt, de l'importance primordiale de cette *Bibliographie bernardine* comme instrument de travail.

J.-C. DIDIER.

Fulton SHEEN. — **La vie de Jésus.** — 670 p. (13 × 20), 16,97 NF. — Tours, Mame, 1961.

La méthode adoptée par Mgr Sheen consiste à retenir, de la vie de Jésus, les événements plus fréquemment que les doctrines, et d'en donner le sens par quelques commentaires s'inspirant de l'évangile lui-même ou d'autres textes bibliques. L'auteur parle à ses contemporains et à ses compatriotes, ce qui nous vaut quelques traits piquants et bien modernes. Certaines pages (par ex. la scène des bourreaux descendant au cachot souterrain du Baptiste captif de Machéronte, ou une présentation au peuple juif de Jésus et de Barabbas de chaque côté de Pilate) sont orchestrées avec un brio où l'imagination a une bonne place. Dans d'autres pages, Sh. se laisse entraîner par une fougue oratoire où le mouvement prend le pas sur l'exactitude historique rigoureuse. Cette *Vie,* où quelques rapprochements imprévus de textes supposent un esprit attentif et méditatif, sera utile aux âmes avides de se faire une idée d'ensemble de l'activité du Christ ici-bas. Des suggestions intéressantes et neuves pourront aussi leur profiter. M. Giraud, P.S.S., a donc eu bien raison de nous présenter cet ouvrage et de le « traduire de l'américain ».

François AMIOT, P.S.S. — **365 Méditations sur l'Evangile et S. Paul** : **I. Avent-Noël** ; **II. Septuagésime-Temps pascal** ; **III. Temps après la Pentecôte** (juin-juillet-août). — 3 vol. (12 × 18), 285 p. + 327 p. + 282 p., 8,40 NF. chacun. — Paris, Aubier, 1961.

M. Amiot s'est spécialisé dans l'étude du Nouveau Testament, en particulier par ses travaux sur saint Paul, par une Vie de Notre-Seigneur et par une traduction des Evangiles ; il est aussi l'auteur d'une *Histoire de la Messe.*

Le présent travail comprend quatre volumes. Chacun d'eux peut se diviser en 2 parties, qui correspondent au *De Tempore* et *De Sanctis* de nos missels et bréviaires. Un certain nombre de fêtes de Saints ont pris place dans la liturgie du *De Tempore,* notamment au temps de Noël ; A. les laisse à cette place et groupe les autres fêtes dans la 2^{e} partie, à leur date mensuelle. Au *De Tempore,* il y a (en Carême notamment) sept méditations par semaine ; à d'autres endroits deux ou trois seulement : ces vides seront comblés par les méditations sur les Saints du mois et par des sujets placés en fin de volume et empruntés à l'Epître aux Romains (t. II) et au Sermon sur la montagne (t. III).

Habituellement chaque méditation invite d'abord à lire le texte sacré pris dans la messe du jour et traduit par l'auteur ; plus rarement ce rôle est rempli par un

texte liturgique pris, lui aussi, dans le missel. Du texte ainsi choisi, A. donne un bref commentaire explicatif avec quelques indications pour amorcer « l'union » ou « communion » et les résolutions finales. Ces divisions ne sont pas marquées dans l'ouvrage ; nous les indiquons pour que nos lecteurs reconnaissent la méthode d'oraison dite « de St-Sulpice », appliquée ici avec une grande souplesse, sans aucune indication de « points ». Chaque méditation couvre environ trois pages. Le style en est très simple, sans aucun mouvement oratoire, ni hypothèses exégétiques, ni expressions techniques ou syllogismes théologiques. L'ouvrage convient donc à tous les fidèles ; mais plus d'un détail indique qu'il a été composé d'abord pour servir de guide à des grands séminaristes et à des prêtres.

Au moment de livrer ces notes à l'impression nous parvient le 4e volume : *Temps après la Pentecôte* (septembre-novembre), 9,60 NF.

Douze méditations vont du 16e au dernier dimanche après la Pentecôte. Suivent celles des fêtes des Saints, pour les trois mois de septembre à novembre ; elles sont au nombre de 34. L'ouvrage se termine par 22 sujets sur le discours de Jésus après la Cène et 17 sur la préparation à la mort et les fins dernières. Ce 4e volume indique la référence, mais ne reproduit plus en tête de chaque exercice la traduction française du texte sacré sur lequel on va méditer.

L'ouvrage est ainsi complet et sera utilisé avec fruit tout au long de l'année liturgique.

Missel Vespéral romain quotidien de Dom LEFEBVRE et M. OSTY. — N° 400 (9 × 15), 2064 p. à partir de 27,50 NF. — Paris, Société liturgique, 15, rue du Vieux-Colombier ; ou Abbaye Saint-André, Bruges, 1961.

Ce nouveau Missel possède les mêmes qualités que les autres Missels quotidiens de Dom Lefebvre. Il est complet : cycle du Temporal, Semaine Sainte et triduum sacré, Sanctoral, Rituel des Sacrements, Liturgie des défunts, Prières et exercices de piété, Propre de France, diverses pièces notées du *Kyriale*. L'Ordinaire de la Messe, bien présenté sur deux pages, est suivi des Vêpres du dimanche et du Commun des Saints. Tout est donc rassemblé pour donner aux fidèles le moyen de participer aisément à la prière liturgique de l'Eglise.

L'effort de présentation a porté sur la liaison entre les textes liturgiques et la Bible. Les introductions et les notes tendent à provoquer une intelligence plus profonde de l'enseignement révélé, à en découvrir le prolongement dans la vie liturgique et, par elle, dans la piété personnelle ou la prière communautaire. Puisse cet effort porter tous ses fruits !

La réalisation typographique est très soignée en deux couleurs, les vignettes suggestives et discrètes ; le format a exigé un caractère assez fin mais très lisible, cependant la composition constamment alignée, sans renfoncement au paragraphe, risque d'être fatiguante, surtout dans les psaumes ou autres prières dialoguées. Les jeunes yeux s'y habitueront !

Donald ATTWATER. — « Bouche d'Or. Voix de l'Eglise ». **S. Jean Chrysostome.** — In-12, 280 p. — Tours, Mame, 1961.

On a beaucoup écrit sur S. Jean Chrysostome ; des études fouillées, qui ne sont pas à la portée de tous. Le lecteur moyen trouvera ici ce qui lui fera connaître un serviteur éminent de l'Eglise et le milieu passablement agité où il a vécu.

La société d'alors (IVe siècle) n'est plus païenne, sans être pleinement chrétienne : elle est secouée par des hérésies qui dégénèrent en partis, où l'on se combat passionnément, et où les interventions de la cour impériale, fixée maintenant à Constantinople, ne sont pas toujours très heureuses. C'est dans ce monde qu'évolue S. Jean Chrysostome d'abord comme prédicateur avidement écouté à Antioche (386-398), puis comme archevêque de Constantinople (398-404). L'énergie et la franchise de son zèle suscitent des oppositions qui le feront exiler à deux reprises. La seconde fois (404) on le relègue à Cucuse, dans la Petite Arménie, puis à Comane, dans le Pont où il meurt (407) victime du traitement à peine humain qui lui est infligé.

Il était remarquablement doué pour la parole ; aussi l'a-t-on surnommé « Bouche d'Or ». On a de lui des centaines de sermons « qui sont profondément bibliques, pratiques et vivants : ils n'ont pas vieilli, et les courts extraits contenus dans cet ouvrage le prouvent amplement ». Jean était une âme sensible, ardente, généreuse, dont Newman a dit : « Il ressemblait à un jour de printemps éclatant et pluvieux, étincelant parmi les ondées. »

Il est bien mis en valeur ici par D. Attwater, auteur bien connu outre-Manche, spécialiste de l'Orient chrétien et des Vies de Saints.

L'ouvrage se termine par une carte des lieux illustrés par la vie de son héros, et par deux notes sur l'édition des œuvres de S. Jean Chrysostome et l'état de quelques travaux récents.

Saint GREGOIRE DE NAZIANZE. — **Poèmes et Lettres** traduits par Paul GALLAY ; un **Discours** traduit, textes choisis et présentés par Edmond DEVOLDER. Collection « Les écrits des saints ». — (12 × 17,5), 192 p., 6,15 NF. — Editions du Soleil levant, Namur, 1960.

S. Grégoire de Nazianze est le plus attique des Pères grecs, et l'un des plus longs à parcourir, en raison du total imposant de ses poèmes. Plus que d'autres, il doit être présenté au grand public dans une traduction. Celle-ci nous offre un choix de *Poèmes* et de *Lettres*, ainsi que l'essentiel d'un *Discours :* les trois genres littéraires cultivés par le saint docteur. Une introduction situe l'époque et présente le personnage. Quelques pages ou quelques alinéas éclairent chaque catégorie de textes. On nous annonce en préparation un choix d'Homélies du même auteur : l'entraînement favorisera la qualité de la traduction.

Jean COLSON. — **Clément de Rome.** — In-16, 86 p., 3,90 NF. — Paris, Edit. ouvrières, 1960.

Nous avons déjà présenté des volumes de la collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». Celui-ci, le seizième, est consacré à S. Clément, évêque de Rome, troisième successeur de S. Pierre et disciple des apôtres. L'importance en saute aux yeux. Avec lui nous remontons aux tout premiers temps de l'Eglise, à la fin du Ier siècle, et nous sommes saisis par un problème capital de la vie de cette société naissante, celui de l'autorité à ses divers degrés.

Comme le veut la collection, après nous avoir présenté le personnage, on nous offre son œuvre littéraire. La lettre de S. Clément aux Corinthiens indisciplinés nous révèle le Père, le Docteur, le Pasteur suprême de l'Eglise, l'âme religieuse du christianisme à ses origines ; elle nous introduit dans des communautés en pleine action, et nous faire redire leur prière grandiose. La traduction s'est efforcée d'encourager le lecteur par des phrases articulées et sans longueur démesurée.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 julii 1961
G. MICHEL, *vic. gen.*

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

en plein air

le porte-voix électronique

MEGAFLEX

T R A N S I T E X

est votre meilleur serviteur

BOUYER
ELECTRO ACOUSTIQUE
B. P. 2 Montauban (T.-et-G.) - Tél. 63.18.80
8, rue du Dôme, Paris XVI° - PAS. 70-34

NOIRCLERC PUBLICITÉ

ELECTRIFICATION DE CLOCHES

MAMIAS – 35 années de spécialisation et d'expérience

★ CLOCHES - BEFFROIS - APPAREILLAGE ELECTRIQUE
★ HORLOGERIE MONUMENTALE
★ CORRECTION ELECTRONIQUE DE L'HEURE - RECEPTEUR « **SYNCHRONEX** »
Label Création 1960 – XI° Salon International de L'Horlogerie

■

MAMIAS - La référence qui ne ment pas
Des prix honnêtes et suivis
7.000 références - 25.000 Appareils en service

■

★ SONORISATION D'EGLISES
DISTRIBUTEUR-INSTALLATEUR « **BOUYER** »

MAMIAS **GAGNY** (S.-&-O.)
TEL. 927-19-38

N.-D. DE LA SALETTE, par *Corps* (Isère)

Retraite sacerdotale prêchée par le R. P. Rouanet, S. J., du lundi 11 (soir) au vendredi 15 (midi) septembre 1961.

Renseignements et inscription, au R. P. Recteur, Sanctuaire de La Salette, par Corps (Isère).

Missel des Vacances, par Dom G. LEFEBVRE et le chan. E. OSTY. — (9 × 15), 376 p. — Paris, Société liturgique (15, rue du Vieux-Colombier), 1961.

Ce Missel des vacances est un extrait du *Missel quotidien*. Sous un format pratique, peu épais (1 cm.), il contient les messes du temporal et du sanctoral des trois mois de vacances ; soit du 3e au 20e dimanche après la Pentecôte et du 1er juillet au 30 septembre. L'Ordinaire de la messe : en latin (page de gauche) et en français (p. de droite) occupe le centre. On a ajouté la messe des funérailles, la messe quotidienne des défunts, celle de mariage, celle de la Ste Vierge et quelques messes votives.

Les Vêpres du dimanche, les Complies, quelques prières usuelles, des chants pour les saluts, les chants notés de l'Aspersion, de la Messe XI et des Credo I et III facilitent la participation aux offices dominicaux.

Ce petit volume est un précieux auxiliaire de la vie chrétienne pendant les vacances, et il est accessible à tous.

Mon premier Missel quotidien, par Dom G. LEFEBVRE. — (9,5 × 14,5), 757 p. — Paris, Société liturgique.

Dans ce premier Missel, l'enfant trouvera la Messe du temps, celle des saints, avec le calendrier, les Messes de mariage et des défunts, tous ces textes en adaptation française, avec illustrations en couleurs. Il faut ajouter les Vêpres du dimanche, une présentation des Sacrements, les Litanies, le Chemin de la Croix, les mystères du Rosaire et d'autres prières, enfin un excellent petit Dictionnaire biblique. L'Ordinaire de la Messe est donné en latin et en français, pour la facilité du servant. Ce missel convient parfaitement aux enfants qui vont faire leur première Communion. (Prix variables suivant reliure).

Mgr F. CUTTAZ. — **Comme Elle**. — In-12 de 244 p., 6,90 NF. + port, 0,60). — Chez l'auteur, 13, rue J.-J. Rousseau, Annecy (Hte-Savoie), 1960.

En 41 chapitres courts, simples, concrets, sentis, l'auteur montre comment la Sainte Vierge est exemplaire, et comment nous devons l'imiter dans la pratique de toutes les vertus : foi, espérance, charité (7 chapitres sur ce sujet), dévouement, humilité, obéissance, prière, oraison, fidélité, action de grâces, prudence, force, silence, souffrance, pureté, joie, etc.

Ces pages ferventes agréables et faciles à lire en privé, pourront très bien faire la matière de lectures publiques pour le mois de Marie.

Daniela KREIN. — **Les anges aux mains sales.** — In-8 de 172 p., 6,00 NF. — Mulhouse, Salvator, 1960.

Le sous-titre de ce volume : « Cas pratiques d'initiation pour enfants et adolescents », en indique le contenu. L'auteur, forte de son expérience de doctoresse, rapporte une quinzaine de cas vécus concernant la conduite sexuelle : immoralité de garçons et de filles, initiation des enfants à divers âges, redressement de garçons corrompus, éducation de parents négligents, périls courus par les fillettes, conseils aux adolescents qui rêvent du mariage, etc.

Ces faits sont racontés d'une manière vivante ; ils s'enchaînent assez bien pour former une sorte d'histoire vécue ; partout on sent un fond de vérité ; et tout est dit avec franchise et délicatesse, et dans une atmosphère religieuse.

Ce livre intéressera vivement les parents et les encouragera à remplir leurs devoirs d'époux, d'éducateurs et de chrétiens.

Chanoine Louis RUY. — **Le Rosaire du Corps mystique.** — In-16 de 40 p. — Paris, Lethielleux, 1960.

Cette plaquette renferme un *Credo* du Corps mystique à la lumière duquel sont médités, en des considérations adaptées, chacun des quinze mystères du Rosaire, « afin que notre prière, unie à celle de Marie médiatrice, soit une prière catholique, c'est-à-dire universelle ». Ces vues pieuses et originales pourront aider à maintenir l'âme priante dans un très large esprit de charité.

Chanoine P. GAYNE. — **Les églises romanes de l'arrondissement de Moissac** (Essai de répertoire archéologique). Extrait du « Bulletin archéologique » 1958. — In-8 de 16 p. et 4 de planches. — Moissac.

L'auteur, qui est président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, décrit brièvement les nombreuses églises romanes, surtout rurales, de cette région, en marquant leurs caractères généraux et leurs particularités. Il reconnaît l'influence des abbayes bénédictines, de Moissac, surtout, dans cette multiplication des églises de style, jusque dans les plus humbles recoins des campagnes. On y verra, entre autres curiosités, des spécimens de clochers-murs qu'on ne trouve que dans le midi.

Fernanda BIANCO. — **L'homme qui frappe à la porte de Dieu.** — In-8 de 100 p., 40 planches de documents photographiques, 9,90 NF. — Paris, La Colombe, 1961.

L'auteur de ce volume est une journaliste italienne. Elle a récemment séjourné plusieurs semaines à San Giovanni Rotondo pour s'informer sur la personne, le rôle et l'entourage de *Padre Pio*. Elle raconte avec beaucoup d'objectivité et de respect ce qu'elle a vu et entendu, y compris comment elle a pu se confesser au Père et le bien qu'elle en a retiré.

Son reportage se lit avec beaucoup d'intérêt. Il se caractérise moins par la richesse des informations (sauf pour les photos) que par le ton personnel, discret et vivant du récit. Garanti par l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris, il peut être amplement recommandé.

D. PERTHUISOT et J. PAPY, professeurs agrégés. — **English Ways. Junior Course : I. Classe de Sixième.** — (17,5 × 22,5), cart., illustré, comprenant le manuel et le fascicule d'exercices (144 + 64 p.), 8,70 NF. — II. **Classe de Cinquième**, même présentation, 8,90 NF. — Hatier, Paris.

Manuel conçu essentiellement pour l'enseignement oral. Le livret d'exercices faisant corps avec lui a été l'objet d'un montage original qui en facilite l'utilisation au gré du professeur. Ici l'image est reine. On fait appel à la mémoire visuelle. Il ne s'agit pas seulement d'enjoliver le texte, mais de fournir une matière de conversation, de faciliter l'emploi systématique des variantes, d'aider à l'acquisition des tournures idiomatiques et de la « fluency » (facilité d'élocution). Le dosage des leçons suppose une connaissance remarquable de l'enfant de 11-12 ans. — Des documents pédagogiques (64 fiches recto-verso) sont servis gratuitement au professeur.

Mme Cassius de LINVAL. — **Mon pays à travers les légendes.** Contes martiniquais. — In-12 de 164 p. — Editions de la Revue Moderne, 14, rue de l'Armorique, Paris-15e.

De longueur inégale, ou un langage émaillé d'expressions du terroir, ces contes décrivent des scènes pleines de mouvement et de mystère : diables et sorciers, guerriers et bandits contrastant avec des créatures innocentes s'y succèdent à tour de rôle ; la force s'y oppose à la faiblesse, la vertu au vice : bref, de quoi faire rêver les imaginations enfantines de leurs lecteurs.

Olivier PECH. — **Sa Majesté Caravelle.**
Harold MANSFIELD. — **Boeing le géant.** — Deux vol. (19 × 14), de 286 et 320 p. — Ed. France-Empire, 68, rue J.-J. Rousseau, Paris-1er.

I. Nul n'ignore le prestige dont l'avion de transport à réaction « Caravelle » jouit dans le monde et qui est l'honneur de l'industrie française. C'est en mai 1955 qu'avait lieu le premier vol du premier prototype de cette série. En 1959, il prenait place dans les transports commerciaux d'Air-France. Depuis cette date récente, ses qualités exceptionnelles de solidité, de maniabilité, de rapidité, d'élégance et de commodité ont fait leurs preuves et conquis tous les suffrages, au point qu'il a été adopté par de nombreux pays étrangers et que la puissante Compagnie américaine General-Electric elle-même a conclu un accord avec Sud-Aviation pour le développement de la Caravelle et la réalisation de projets ultérieurs.

Ce livre, rédigé par un membre de l'entreprise Sud-Aviation, brosse un rapide historique d'une aussi brillante carrière ; il en évoque les artisans principaux ; il décrit les procédés mis en œuvre pour la fabrication et la mise au point de cet avion révolutionnaire ; il fait assister le lecteur aux réceptions triomphales réservées à celui-ci. La conviction s'impose : la France possède dans la Caravelle un ambassadeur de choix à l'étranger et un puissant facteur d'équilibre de sa balance commerciale.

II. Janvier 1910 : Paulhan fait un vol d'essai sur biplan Farman en Californie. L'Américain William B. Boeing y assiste enthousiasmé ; il veut voler lui aussi, mais malgré ses tentatives répétées il ne parviendra jamais à être le compagnon de Paulhan. Il se dédommagera en volant pour son propre compte. Bien mieux, il construira des avions. Durant la guerre de 1914, il fabrique des hydravions. La paix revenue, il inaugure des lignes postales et des transports de passagers. La seconde guerre mondiale lui apporte un nouveau stimulant. C'est à sa firme qu'on doit les célèbres forteresses volantes. Plus tard, elle construit le stratojet B 47, B 52, B 707. Elle prend part à la fabrication de missiles, elle dresse des plans pour les futurs voyages interplanétaires.

Le récit de ces réalisations est fertile en péripéties captivantes. On y voit les dirigeants de Boeing et leurs collaborateurs continuellement aux prises avec des problèmes d'argent, d'investissements, de débouchés, penchés sur les programmes nécessités par la défense nationale, luttant avec une sévère concurrence, obligés de progresser à un rythme haletant. On ne peut qu'admirer leur tranquille audace, leur esprit d'initiative, la science de leurs techniciens, leur persévérance malgré les échecs.

LIVRES REÇUS

Noël DROGAT. *Face à la faim.* (13 × 20,5), 236 p., 10 NF. Paris, Spes, 1961.

G.-W. SCHMELTZ. *Bilan de l'Occident.* (14 × 22,5), 440 p., 20 NF. Paris, Edit. La Colombe.

A. GROS. *Je suis la route.* (13 × 20), 152 p. Paris, Desclée de Brouwer.

Le Christ et les Eglises. (14 × 21), 320 p., 12 NF. Paris, Edit. Universitaires.

Abbé G. COURTOIS. *L'heure de Jésus.* (15,5 × 22), 206 p., 8,75 NF. Paris, Edit. Fleurus, 1961.

PANCHO, *Le prêtre-patron* (12 × 18,5), 128 p., 4,80 NF. Nouv. Edit. Debresse.

En vente à l'Ami du Clergé

P. FOURNIER

PETITE HISTOIRE DE MA RELIGION

Comprend l'*Ancien Testament* (J.-C. préparé), le *Nouveau Testament* (J.-C. venu), l'*Histoire de l'Eglise* (J.-C. continué) jusqu'à notre époque.

In-16, 192 p. : 2 NF

●

M. TREMEAU, O. P.

PEDAGOGIE CATECHISTIQUE
Précis de Catéchistique

In-8, 280 p. : 4 NF.

●

P. HUBEAUX

MEDITATIONS D'UN PRETRE

In-8 de 134 p. (11 × 17), 2 NF. (franco, 2,30 NF.)

« Ces simples notes... nous parlent davantage que de plus gros traités... Ces pages ne trompent pas. Nous les recommandons. »

(Vie Spirituelle, VII - 58, p. 96)

LOURDES
PALAIS DU ROSAIRE
MAISON CATHOLIQUE
LISIEUX
Objets de piété

MENSUEL

JOURNAL PAROISSIAL ?
ou interparoissial

Une adresse :

IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH
36, rue E.-Ténot — TARBES (H.-P.)

FONDS COMMUNS

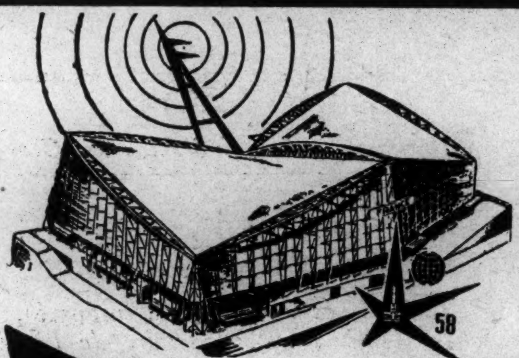
HARMONIUMS

NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES

LABROUSSE

Achat - Echange - Location

33, Rue de Rivoli, PARIS-4.



ÉLECTRIFICATION DES CLOCHES
HORLOGERIE POUR ÉDIFICES

LE CARILLON ÉLECTRIQUE
BODET
INGÉNIEURS ICAM & ESE
TRÉMENTINES (Maine-et-Loire) TÉL. 28

LES APPAREILS BODET ONT ÉQUIPÉ LE PAVILLON DE LA FRANCE A BRUXELLES POUR SONNERIES, HEURES ET CARILLONS

Dans toute la France, un technicien à votre porte pour étude, installation et surveillance des appareils.

ASSURANCE AUTO MOTO

Ecclésiastiques, vous avez droit au tarif réduit d'assurance obligatoire avec ristourne chaque année sans accident et recours pour récupérer vos réparations.

Cabinet **ADAM**, assureur-conseil agréé
181, rue Lafayette, PARIS

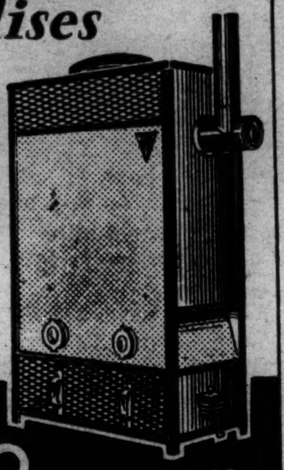
LA CHAISE RELIÉE
Nouvelle Conception
Solidité - Economie - Confort
G. BEGUE et FILS
à HAGETMAU (Landes)
Photos et tarifs sur demande

— LOURDES —
HOTEL du LOUVRE
Tél. : 4-04
à proximité des Sanctuaires
Recommandé

LIBRAIRIE R. BOURDON
75, rue de Rennes - Paris-6e
Achat et vente de
LIVRES D'OCCASION
Envoi gratuit sur demande de notre liste d'achat

VITRAUX
Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)
Maison de Confiance-Fondée en 1860
Travaux soignés - Prix raisonnables

le chauffage des églises
résolu par le
CALORIFÈRE A MAZOUT
AERCO
A AIR SOUFFLÉ
Nombreuses références



ETABLts **ENNCO** CONSTRUCTEURS
88, AV. A.-DUTRIEVOZ - TEL. 52.82.48
VILLEURBANNE (RHONE)

NOUS CONSULTER EGALEMENT POUR LE CHAUFFAGE DES ECOLES, CINEMAS, SALLES PAROISSIALES, ETC...

VITRAUX
DALLE DE VERRE
Exécution, Restauration
Atelier THOMAS — Tél. 13.31
78, Av de Chabeuil, VALENCE (Drôme

Editions SAINT - PAUL
6, rue Cassette — PARIS

Yvonne BOUGE
« Duchesse et Pauvre Dame »
MARGUERITE DE LORRAINE
1 volume (17 × 21)
4,50 NF.

Louis C. D. JOOS
BREVE HISTOIRE DE L'AFRIQUE NOIRE
1 volume (14 × 19), 200 p.
illustré .... 6 NF.

Deuxième Edition
E. OSTY
LES PSAUMES
1 volume reliure souple
9 NF.

Les célèbres
GROTTES DE BETHARRAM
ont
une renommée mondiale

Elles sont situées entre les Sanctuaires de LOURDES et les Sanctuaires de Bétharram